

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'INSTITUT

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } Haute-Ville, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 62. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 17 AVRIL, 1841.

[No. 7.]

SOMMAIRE :—Notes sur le mal de la Baie par l'Honorable A. W. Cochrane.—Sciences :—PHYSIQUE APPLIQUÉE : Indicateur pour les chaudières à vapeur.—PHOTOGRAPHIE : Epreuves galvanoplastiques.—L'air comprimé, M. Andraud.—Arts MÉCANIQUES : Nouvel instrument inventé par A. Collas.—Nouveau procédé pour couper le verre sans Diamant.—Feuilles de plomb en Chine.—Mélanges.—Une Journée à Liège.—Un prétendant, par Jules A. David.—Conversation entre deux légumes de la Banlieue à propos des fortifications de Paris.

L'INSTITUT :

QUEBEC, SAMEDI, 17 AVRIL 1841.

Le mémoire de M. COCHRANE que nous donnons plus bas est déposé dans les archives de la Société Littéraire et Historique avec des copies écrites ou imprimées de neuf documents relatifs à l'histoire de la maladie dite de la Baie.

- 10.—Minutes du Conseil Législatif --- 7 Mars et 30 Avril, 1785.
- 20.—Plan de conduite et d'investigation que s'était tracé le chirurgien nommé pour aller soigner dans les campagnes, --- Février, dito.
- 30.—Lettre circulaire de l'Evêque Catholique, --- 12 Avril, dito.
- 40.—Direction pour la guérison du mal de la Baie.
- 50.—Instructions du Lieut. Gouverneur Hamilton, --- 18 dito dito.
- 60.—Lettres circulaires du Lieut. Gouverneur et de l'Evêque Catholique aux curés, --- 2 Mars, 1786.
- 70.—Extrait des certificats des curés touchant le mal de la Baie, --- (pas de date.)
- 80.—Lettre du Dr. Bowman au Lieut. Gouverneur, touchant sa visite dans les campagnes, --- dito.

L'un de ces documents contient une description des symptômes de cette terrible maladie qui n'a pu être pas encore entièrement cessé d'exister en ce pays. Dans un discours annuel prononcé devant la société médicale de cette ville par son Président, le Dr. Morrin, en 1827, nous trouvons ces mots : " From 1781, it is evident that disease rapidly declined, although far from being yet extinct, but does not now appear to be the inhabitant of any particular parish or district." Voici comment les symptômes en sont décrits :

" Les premières indications de ce funeste mal, se manifestent communément, par de petites ulcères sur les lèvres, la langue, l'intérieur de la bouche. Ce sont de petites pustules, remplies d'une matière blanche et purulente, qui renferment un poison si subtil, que sa plus petite portion est capable de communiquer l'infection ; boire dans un verre, fumer avec une pipe infectée de cette matière vénéreuse, c'en est assez pour faire naître sur les lèvres une petite ampoule remplie de cette même matière, qui venant à se dégorger, dilate la plaie, corrode les chairs circonvoisines et forme un ulcère plus grand.

Le linge, les draps, les couvertes, les habits, &c. peuvent contenir assez de cette matière pour communiquer la contagion.

Il y a des tempéraments qui absorbent le poison, et les ulcères paroissent guéris ; mais ils reparoissent bientôt ; et alors, le mal est à son second période.

De plus grands ulcères se forment à la bouche, à la gorge et à d'autres parties du corps. Les glandes du gosier, des aisselles, de l'aisselle, sont enflammées, et déchargent, quelquefois, du pus ; souvent elles deviennent des tumeurs dures et insensibles, qui changent de place en les touchant. Bientôt les douleurs se font sentir, à la tête, aux épaules, aux bras, aux mains, aux cuisses, aux jambes, aux pieds. Pendant ce temps, le malade croit que ce sont ses os qui sont affectés. Ces maux augmentent, quelquefois, par l'exercice, dans les temps humides, et au lit, lorsqu'on commence à s'y chauffer, et diminuent de même vers le matin, lorsque la transpiration survient.

Le troisième degré de la maladie peut se reconnoître à des croûtes galeuses sur la peau, qui se montrent et disparaissent, tout-à-tour. Bientôt les os du nez se pourrissent, ainsi que le palais, les dents, les gencives ; surviennent des bosses, sur le crâne, sur les clavicles, aux os des jambes, aux bras, et aux doigts des mains. On voit des ulcères sur tout le corps, qui, après avoir disparus, reviennent. Enfin, des douleurs de côté et de poitrine, la difficulté de respirer, la toux, le défaut d'appétit, la chute des cheveux, la perte de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, sont les précurseurs de la mort.

Au reste, il ne faut pas s'y tromper ; car quelquefois les premières apparences du mal se montrent par les symptômes du second et même du troisième degré.

Aussitôt qu'une personne était atteinte de la maladie on ne lui permettait qu'une nourriture légère et rafraîchissante, et les remèdes s'administraient sous la forme de pilules numérotées pour les différents âges. Suivant la mode du temps on employait des médicaments violents tels que le mercure, le zinc, le sublimé corrosif, &c. Le Dr. Morrin dit dans le discours que nous avons déjà cité, que le Dr. Bowman mourut d'avoir bu par erreur une solution de sublimé corrosif, son remède favori pour guérir la maladie. Nous ignorons si le Dr. Badelart qui l'a traité avec succès se servait des mêmes moyens curatifs, qui au dire de médecins expérimentés ne font souvent que changer la nature de la maladie et la rendre plus invétérée en ruinant la constitution du malade. Nos études spéciales ne nous permettent point de traiter ce point de médecine ; mais il parait reconnu aujourd'hui que les soins, la propreté, la diète et les remèdes doux sont les meilleurs traitements pour cette maladie et pour celle avec laquelle elle a de la ressemblance, la syphilis. C'est Popinon que nous a exprimé un médecin éclairé de notre ville.

On pourra remarquer dans le mémoire de M. Cochrane qu'un auteur anglais, en parlant du mal de la Baie, lui avait trouvé de la ressemblance avec le *Sibbens*, maladie qui a régné autrefois dans les montagnes d'Ecosse. Cette circonstance peut avoir de l'importance aux yeux de ceux qui seraient portés à ajouter foi à la tradition qui fait remonter un détachement de troupes écossaises à la Malbaie. Nous empruntons au Dictionnaire des Sciences médicales une description des symptômes du *sibbens* ou *stiein* ; la comparaison des deux maladies pourra jeter plus de lumière sur cette question :

" Au début de cette maladie, le sujet se plaint souvent pendant plusieurs semaines... d'un enrouement continu... accompagné d'une rougeur érysipélateuse des amygdales, de la toux et du voile du palais. Il finit par se former sur ces parties des ulcères qui s'étendent avec rapidité et détruisent quelquefois entièrement la toux et les tonsilles en peu de jours, d'où il résulte pour le reste de la vie un enrouement et

la perte de la voix. Les ulcérations envahissent surtout les parties internes du nez, et provoquent la nécrose des cornets qui tombent par petites parcelles entraînées avec une sanie purulente d'une fétidité extrême. Par leurs progrès continus, elles gagnent les os propres du nez, et enfin la plus grande partie de la face. La maladie éclate aussi à d'autres organes, ... à la poitrine, aux bras, aux doigts des pieds et des mains, enfin au cuir chevelu, où elle fait naître un nombre infini de petites pustules qui causent de grandes démangeaisons. D'autres fois, cette éruption paraît sous la forme d'une dartre rougeâtre qui dès qu'elle quitte une partie se jette sur une autre. Chez certains malades il s'étend sur la face, les bras et la poitrine, de petites tubercules dures, de couleur rouge ou cuivrée, et accompagnées d'une chaleur douloureuse. Ces tumeurs s'élargissent peu à peu et rendent une matière visqueuse et fétide qui se transforme en croûtes après la chute desquelles les parties qu'elles recouvraient paroissent rouges, sensibles et sont dans certains cas ulcérées. Quelques malades ont, au lieu de cette éruption des petites pustules inflammatoires qui ne suppurent pas facilement, mais restent fort longtemps dures et d'une couleur de cuivre, et rendent enfin une sérosité tenue et sanguinolente.

" Mais ce qui distingue surtout le *Sibbens* ce sont des excroissances molles, spongieuses de la grosseur et de la couleur d'une framboise ordinaire, qui se forment en général sur toutes les parties ulcérées ou attaquées d'une éruption quelconque. Ces tumeurs s'élèvent beaucoup dans certains cas, et aucun éscarrotique ordinaire ne peut les réprimer, car à peine sont-elles détruites qu'elles renaissent et deviennent plus larges qu'auparavant. ...

Nous ajouterons que l'auteur prétend qu'il n'y " a pas la moindre liaison ni de cause ni d'effet entre le mal de la Baie et les maladies vénériennes proprement dites, quoiqu'il y en ait, au contraire, une bien évidente entre lui et certaines affections comprises sous le nom collectif de syphilis qu'on prétend gratuitement provenir de cette dernière, et qui ne sont toutes comme le *Sibbens* que des phlegmasies chroniques des organes digestifs accompagnées de lésions analogues à la peau."

Nous avons fait quelques recherches pour obtenir la recette exacte des remèdes employés au traitement du mal de la Baie par le Dr. Badelart et les autres médecins de l'époque ; mais nous n'avons pu découvrir rien de plus à ce sujet que ce qu'il y a de mentionné dans cet article ou dans le mémoire de M. COCHRANE.

NOTES SUR LA MALADIE DE LA MALBAIE CONNUE VULGAIREMENT SOUS LE NOM DE MAL DE LA BAIE, LUES PAR L'HONORABLE A. W. COCHRANE, A LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE, LE 6 MARS 1841.

Vers l'année 1773, l'attention du gouvernement du Bas Canada fut appelée sur les ravages croissants d'une maladie particulière qui s'était déclarée à la Malbaie et répandue de là dans les autres parties de la province. Il existe une tradition qu'elle avait été apportée à la Malbaie par un détachement de troupes écossaises qui y avait été envoyé, ou jeté par quelque accident de navigation, quelques années auparavant ; mais on verra par la suite de cet écrit qu'il y a beaucoup de raison de douter de l'exactitude de cette supposition. Ce qui milite le plus contre elle, c'est l'extension de la maladie d'une manière qui ressemble plus à une épidémie qu'à une contagion, dans des parties reculées de la province, entre lesquelles et la Malbaie il ne pouvait pas y avoir alors beaucoup de communication.

La grande ressemblance de la maladie avec quelques attaques de syphilis et ses dégoutants symptômes, portait les malheureux malades qui connaissaient cette ressemblance à cacher leur état aussi longtemps que possible, tandis que ceux qui l'ignoraient, regardaient les symptômes comme le résultat d'humors scorbutiques et se reposaient sur le soulagement qu'ils attendaient des remèdes ordinaires ou du temps. Ces deux causes ajoutées à l'éloignement de la paroisse où la maladie s'était d'abord montrée, et à l'absence de tout secours du médecin, firent que le mal resta inconnu jusqu'à ce qu'il eut atteint un tel degré de gravité qu'il fallut y appeler l'attention du gouvernement.

Les caractères de la maladie sont décrits dans un mémoire que le gouvernement fit circuler en 1785 avec des prescriptions de traitement.

Lorsqu'elle attira la première fois l'attention du gouvernement, le Général Carleton, alors gouverneur, envoya en 1775 un chirurgien du 7^e régiment, à la Baie St. Paul, avec ordre de soigner gratuitement les personnes qui en seraient atteintes. Cet officier fut rappelé à Québec la même année, la province étant envahie par les Américains, et il y mourut l'été suivant. Le Général Carleton nomma ensuite M. Badelard (qui avait été chirurgien d'un corps de troupes françaises) chirurgien de la garnison de Québec, afin de l'employer à la même mission. Le Général Carleton, et après son départ en 1778, le Général Haldimand, ordonnèrent à M. Badelard de visiter la Baie St. Paul et les autres paroisses de temps en temps quand il y aurait besoin ; ce qu'il fit, et il y traita les personnes atteintes de la maladie avec succès. Lorsque l'établissement de l'Hôpital militaire fut rétabli en 1782, le Général Haldimand conserva M. Badelard dans l'état major de la garnison pour le même objet, et ce chirurgien visita différentes paroisses sejourant dans quelques unes une semaine ou quinze jours à la fois pour soigner les gens atteints de la maladie. En 1785 le Conseil Législatif s'occupa de ce sujet et présenta pendant la session de cette même année, une adresse au gouverneur, dans laquelle il lui exposait " l'anxiété et l'inquiétude que les progrès alarmants de cette maladie, nommée généralement alors le mal de la Baie St. Paul, avaient causés dans la province, et que tout en approuvant les mesures que l'humanité et l'attention de Son Excellence pour le bien être du peuple, lui avaient fait adopter pour porter remède au mal, il le pria de faire faire par le moyen du clergé ou autrement, une liste des personnes affectées de la maladie dans les différentes paroisses et s'engageait d'appuyer les mesures que le gouvernement pourrait prendre pour mettre un terme au mal." Dans le mois de Mars 1784, le Gouverneur l'informa qu'il paroissait, d'après les rapports du clergé, que le nombre des personnes atteintes était moindre qu'on ne l'avait supposé, et que les pauvres des paroisses près de Québec avaient été soignés et traités d'après ses ordres, et que les mêmes mesures seraient continuées. Dans le mois de Mars 1785, le général Haldimand ayant remis les rênes de son gouvernement, son successeur le Général Hamilton informa le Conseil qu'il avait employé une personne (le Dr. James Bowman,) pour visiter les paroisses de campagne et prendre les moyens nécessaires pour extirper la maladie. Le Révérend Evêque Catholique adressa à la demande du gouvernement, une lettre circulaire au clergé sur ce sujet, avec des copies du papier imprimé dont on a déjà parlé, contenant la description de la maladie et le mode de traitement.

Le Dr. Bowman visita dans le cours de l'été suivant la plupart des paroisses de la Province, et trouva ainsi que le mentionne son rapport, dans presque toutes les paroisses, des personnes qui en étaient atteintes.

* Voir les instructions du 18 avril 1785.

quées. Il retourna dans plusieurs des paroisses en 1786. D'après les rapports qu'il fit au gouvernement, il aurait visité en :

1785, ----- 5801 malades,
1786, ----- 4606 dito.

Différence entre l'accroissement } 673
dans quelques paroisses, ----- }

Et la diminution dans d'autres, --- 124-549 x 5801 = 6350,
Douteux, ----- 90,

Total : remèdes donnés à ----- 6440,
dont il aurait été guéri, su vant le rapport fait en 1786, - 807.

Le rapport dans lequel étaient consignés ces résultats avait été dressé sur les certificats envoyés par le clergé, du nombre des personnes à qui il avait été donné des remèdes d'après les ordres du Dr. Bowman. Mais lorsqu'il présenta au gouvernement son compte dans lequel il chargeait 5s. pour chaque personne à qui il avait été donné des remèdes, et lequel se montait avec les frais de voyages, de port et sa rémunération personnelle à environ £2500, le gouvernement crut devoir soumettre à une exacte investigation l'étendue des services qu'il avait effectivement rendus en 1785. On trouva qu'il y avait raison de douter s'ils étaient aussi grands qu'ils avaient été représentés. Il parut qu'il avait donné des remèdes dans des lieux où il n'y avait pas de maladie ; qu'il y en avait qu'il ne pouvait pas avoir visités du tout quoiqu'ils fussent mentionnés dans son rapport ; que dans la plupart des cas ses visites devaient avoir été si courtes qu'il n'avait pas du avoir le temps de prendre des informations ni de faire les examens nécessaires, (puisque'il disait lui-même avoir parcouru 800 lieues en 1785, dans l'espace de quatre mois) et que dans une occasion il avait donné des remèdes à 500 personnes en deux jours dans des paroisses éloignées les unes des autres de quelques lieues. Enfin qu'en d'autres occasions le clergé lui avait donné des certificats qu'il avait fournis des remèdes, sur sa simple promesse qu'il les enverrait.

Mais même en faisant une large part pour les erreurs et les fausses représentations du Dr. Bowman, on voit que les rapports du clergé indiquant le nombre des personnes qui paroissaient atteintes de la maladie, contenaient encore une immense proportion sur une population qui était alors de 120,000 âmes.

(Ici le manuscrit contient le nom des paroisses où l'on avait trouvé le plus grand nombre de malades ; elles étaient au nombre de 46, et dans toutes les parties de la province.)

L'on voit par cette énumération que la maladie était plus répandue dans quelques parties de la province où, vu la richesse du sol et l'ancienneté des établissements, les habitants devaient être bien au-dessus de la pauvreté ; et que par rapport à la situation des localités si, d'un côté elle paraît avoir été plus violente dans des endroits situés sur les bords des rivières, ou dont le sol était d'alluvion, de l'autre, des places basses et situées de la même manière y ont échappées entièrement, ou il n'y a eu que peu de cas de maladie, tandis qu'elle faisait des progrès considérables dans des lieux élevés.

La maladie paraît avoir été également capricieuse quant aux personnes qu'elle attaquait. Quelque fois un enfant à la mamelle en était atteint, tandis que la mère ou la nourrice restait en bonne santé, et vice versa ; aucun âge n'en était exempt. La manière dont elle se propageait était également obscure. On a supposé qu'on l'avait contractée en quelques cas pour avoir bu seulement dans le même vase ou s'être servi de la même cuiller que la personne affectée, ou par le contact de ses habits. Plusieurs médecins éminents ont déclaré dans leurs écrits que la maladie à laquelle celle-ci paraît avoir une grande ressemblance, ne pouvait pas se communiquer par le toucher seulement, sans une égratignure de la peau. Mais si l'on suppose que cette maladie pouvait se propager par le toucher, comment pourra-t-on expliquer le fait qu'on a mentionné plus haut et qui est appuyé de bonnes preuves, que des enfants à la mamelle en avaient été atteints tandis que leurs mères ne l'avaient pas été ? ou comment, dans l'état où était la province alors qu'il existait à peine une communication entre la Baie St. Paul et les paroisses du district de Montréal, pourra-t-on donner raison de son extension dans des endroits si éloignés ?

Le mode de traitement était indiqué dans l'imprimé que le gouvernement a fait circuler, et il paraît d'après d'autres sources que le mercure, le zinc et des préparations de cigue, et d'écorce, faisaient partie des remèdes qu'on administrait généralement. Il est à regretter que les observations que le Dr. Bowman avait transmises au gouvernement sur cette maladie et sur le traitement de ses patients ne puissent se retrouver. Il paraît cependant qu'il existait dans le même temps une autre maladie qui avait quelque ressemblance avec la première, mais qui n'était pas si dangereuse. C'est ainsi que l'a décrite un curé intelligent : " ce sont des ulcères fixes ou mobiles ordinairement aux bras ou aux articulations des jarrets, d'où distille une humeur rougeâtre et un peu purulente accompagné d'une cuisson très douloureuse dans la partie ulcérée ; des douleurs se font quelquefois sentir aux reins ou à l'estomac ; les sujets sont sains d'ailleurs. Ce sont des ulcères d'échauffement dont ils n'ont pu guérir depuis nombre d'années."

Il a été publié à Montréal en 1785 ou 6 un pamphlet sur cette maladie, avec un état du nombre des patients et de leur guérison ; et lorsque le Dr. Nooth, médecin éminent de l'armée, était à la tête du département des hôpitaux militaires de ce pays, peu d'années après l'emploi du Dr. Bowman et dans le temps que ses réclamations étaient encore pendantes devant le Gouvernement, son attention fut appelée sur le sujet par le Gouverneur, et il approuva le traitement qu'on avait adopté pour la maladie. On croit qu'il recueillit les informations qu'il put alors se procurer sur ce fléau pour les publier en Angleterre ; mais il faut encore ici regretter de ne pas pouvoir retrouver le rapport qu'il fit à cet égard au gouvernement provincial. Il y a quelques années un journal de médecine périodique publié dans la Grande-Bretagne parla de l'existence de cette maladie et de sa ressemblance sous plusieurs rapports avec une autre connue dans les montagnes d'Ecosse sous le nom de *Sibbens*, et ou y exprimait l'espoir que d'autres informations pourraient être obtenues quelque jour à cet égard. Ces présentes notes ont été écrites dans la même vue, et nous espérons que quelque membre de la profession à qui cette tâche appartient plus particulièrement voudra bien se charger de rendre ce service à la science et faire des recherches pour retrouver les informations qui ont été recueillies il y a 50 ans, et qui doivent probablement se trouver écrites quelque part dans ce pays, et en retrayant les caractères et les analogies du fléau qui frappa alors la province, fournir des données propres à faire découvrir si cette maladie avait été apportée ici ou si elle provenait de causes qui se rattachent à la manière de vivre des habitants, et qui dans de pareilles circonstances pourraient se renouveler.

Nous donnerons dans le prochain numéro, les comptes rendus des quatre dernières séances de la Société Littéraire et Historique de Québec.

SCIENCES.

ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS.

Séance du 1 Mars, 1841.—Présidence de M. SERRES.

PHYSIQUE APPLIQUÉE.—Indicateur pour les chaudières à vapeur.

M. Sequier lit un rapport sur un appareil indicateur du niveau de l'eau dans les chaudières à vapeur.

L'administration s'efforce de faire participer à la surveillance des machines à vapeur tous les passagers d'un bateau; c'est dans ce but que les règlements ont prescrit de placer sur le pont des navires, et d'une manière accessible à tous les regards, les manomètres qui indiquent la pression et les soupapes de sûreté qui en limitent la tension.

Or, M. Daillot a voulu soumettre au contrôle général sur le tillac du bateau, l'état du niveau d'eau dans la chaudière. Ces indications sont habituellement perçues par les seuls chauffeurs ou mécaniciens dans la chambre du mécanisme. C'est ce désir qui l'a conduit à la simple mais ingénieuse disposition mécanique qu'il a soumise à l'Académie. M. Daillot a pris le soin d'en étudier et constater les utiles effets par une application pratique suffisamment prolongée sur plusieurs bateaux à vapeur de la haute Seine.

L'appareil indicateur de M. Daillot consiste en une colonne creuse de métal implantée sur la chaudière; l'extrémité inférieure de cette colonne plonge dans le liquide, lorsque celui-ci est en quantité suffisante dans la chaudière; dans le cas contraire, son orifice inférieur s'ouvre dans la vapeur. Un cylindre de verre continue et termine par en haut la colonne que nous venons d'indiquer. Une boule creuse, plus légère que le volume d'eau qu'elle peut placer, flotte dans le liquide dont la colonne est remplie. Tant que sa base est plongée dans l'eau, cette boule indique, par sa position, qu'il y a suffisamment d'eau dans la chaudière; au moment où le niveau s'abaisse, l'eau est remplacée par de la vapeur dans la colonne, et le cylindre de verre qui la termine, la boule n'est donc plus alors portée vers l'extrémité supérieure, elle tombe et demeure au bas du cylindre, c'est ainsi qu'elle avertit du changement survenu dans l'état des choses.

Un tableau portant deux traits vis-à-vis l'un desquels serait écrit le mot *sécurité*, tandis que le mot *danger* serait tracé en gros caractères au dessus de l'autre pourrait être placé derrière le cylindre de verre qui contient la boule indicatrice.

La position de la boule, visible pour tous, provoquerait puissamment dans le cas de son abaissement l'attention des intéressés au salut commun; le danger serait ainsi signalé de suite à tous, il pourrait donc être combattu aussitôt par les ouvriers conducteurs de la machine; une révélation certaine de leur négligence à maintenir le niveau provoquerait du reste de leur part une attention plus soutenue, et s'il fallait stimuler l'amour du devoir par l'intérêt pécuniaire une amende pourrait être la conséquence de tout abaissement de la boule indicatrice.

PHOTOGRAPHIE.—Épreuves galvanoplastiques.

La découverte de M. Daguerre se développe de plus en plus et amène des applications que l'on était loin de supposer possibles. On se rappelle que M. Fizeau était parvenu, au moyen du chlorure d'or, à donner aux images Daguerriennes une fixité et une netteté que l'on n'avait pas obtenus jusqu'ici. Maintenant ce jeune chimiste a fait plus: il a imaginé de soumettre une de ses plaques préparées au procédé de M. Jacobi; c'est à dire de plonger la plaque qui a reçu son image dans une dissolution de sulfate de cuivre, et de faire précipiter le métal sur les dessins de la plaque au moyen du conducteur d'une pile. Le cuivre se précipite et on obtient une planche gravée dont on peut tirer 30 ou 40 épreuves de l'image primitive d'une netteté parfaite. M. Arago a présenté, au nom de M. Fizeau, une vue du Pont-Neuf tirée sur papier, et qui est la représentation parfaite, identique de la plaque, laquelle n'a pas été altérée par l'opération. J. G.

L'AIR COMPRIMÉ.—M. ANDRAUD.

L'élasticité de l'air atmosphérique est connue depuis longtemps; le grand Newton avait dit: "Si un pouce cube d'air, pris à la surface de la terre, était dilaté autant qu'il peut l'être, il remplirait tous les espaces plaustraires jusqu'à Saturne", et cette hyperbole magnifique n'avait encore enfanté que des jeux de savans; mais lorsque dans un curieux mémoire, M. Andraud vint développer les utiles applications qu'on pourrait faire sortir de ce phénomène, chacun fut d'abord comme ébloui par l'éclat des riches trésors jusqu'ici délaissés. Le public se partagea: les uns crièrent, de tous les points de l'horizon, qu'on leur volait leur découverte, leur idée, comme si l'air n'appartenait pas à tout le monde, concession gratuite que Dieu nous a faite, mais sur laquelle on a trouvé moyen d'asseoir un bon impôt; les autres (en bien petit nombre!), qui ne rejettent point *a priori* ce qui n'a pas encore été pratiqué, songèrent un instant qu'il pouvait y avoir là, en effet, une mine précieuse qu'on ouvrirait quelque jour; d'autre, enfin, n'y virent qu'une illusion de plus, un utopiste de plus, haussèrent les épaules, et reprirent le cours de leurs fortes pensées. Or, il se trouve aujourd'hui qu'il y a réellement plus qu'une belle et féconde imagination chez M. Andraud; secondé par M. Tessier du Motay, qui s'était déjà livré, lui aussi, à d'importantes recherches, M. Andraud s'est hardiment jeté dans la voie expérimentale, et si ses vues ne sont pas arrivées encore à l'état d'application industrielle, il y touche au moins, par des essais fort ingénieux, dont nous voulons faire, en peu de mots, juger l'importance. Ces jours derniers, M. Andraud a fait fonctionner ses nouveaux appareils dans les ateliers de la pompe à feu de Chaillot, en présence d'une foule d'ingénieurs, de mécaniciens, et de simples curieux: tous ont été charmés, et les félicitations n'ont point été épargnées au modeste inventeur.

Si l'air est presque indéfiniment dilatable, il est compressible à un très-haut degré. On peut le comprimer jusqu'à 120 atmosphères, dans des vases cylindriques terminés par deux hémisphères saillans, à parois très-minces; solidement cerclés, ces vases supporteraient une pression plus énorme encore, et s'ils viennent à céder, des expériences multipliées prouvent qu'il n'y a jamais explosion, mais simple déchirure de la paroi: l'air s'échappe alors en sifflant et sans aucun danger. Six épaisseurs de toile de coton enduites de caoutchouc ont supporté, sans rompre, un effort de quatorze atmosphères. Voilà déjà une heureuse dissimulation avec cette fumée, cette sale et lolle vapeur d'eau, cet agent brutal et meurtrier qui éclate, qui brûle, qui cause de si terribles désastres. L'air peut se prendre partout et se comprimer facilement, sans autres frais que la main-d'œuvre, l'acquisition des récipients, et l'intérêt du faible capital engagé dans l'établissement des roues éoliennes ou fluviales dont M. Andraud a perfectionné la forme et le jeu. Il y a encore loin de là, comme vous voyez, aux dépenses énormes que nécessite la construction des locomotives à vapeur, et leur effrayante consommation de combustible, qui aura bientôt dévoré les plus riches houillères; en sorte que

la petite hyperbole des forces gratuites, comme les nomme M. Andraud, touche de bien près à la vérité. Enfin, la légèreté des vases, la conservation parfaite de la force accumulée qu'on retrouve intacte après un an, rendent les approvisionnements de cette force si faciles, si aisément transportables, que, dans mille applications de détail, elle peut devenir *marchandises nouvelles*, entreposées, emmagasinées, se vendant, s'achetant à telle dose, à tel prix, à telle pression pour l'usage de chacun, et pour être employé en temps et lieu convenables. Le fisc va tressaillir de joie, car voici de nouvelles patentes à percevoir.

Mais y a-t-il analogie entre la puissance expansive de l'air comprimé, et celle de l'eau vaporisée? cela ne doit plus offrir l'ombre d'un doute, l'expérience, le fait, sont d'accord avec la théorie; l'une comme l'autre force peut donc servir de moteur. Pour l'air, le problème à résoudre ne consistait pas seulement dans l'accumulation et la conservation, il fallait encore régulariser l'émission qui, abandonnée à elle-même et trop violente d'abord, tendrait bientôt à déborder. Un nouvel organe mécanique très-simple inventé par M. Andraud, résout la difficulté, sans en faire naître d'autres; son régulateur distribue la force accumulée par quantités voulues d'atmosphère, suivant les besoins du moment.

Une jolie voiture à huit places, légèrement chargée en dessous de sa provision d'air comprimé à 50 atmosphères, et munie, à l'avant, de l'appareil qui règle la dépense, puis d'un petit foyer dans lequel l'air se dilate en passant, double sa puissance d'expansion, et chasse enfin les pistons; cette voiture a été placée sur un rail-way américain de cent mètres et lancée. Elle a couru facilement sa course en faisant trois fois le trajet, avançant et reculant avec des vites variées à la volonté du conducteur; le tout sans cet infernal tapage des immenses brailles que la vapeur fait grincer et rugir. Par malheur une maladresse d'ouvrier a poussé la voiture sur des arbres placés devant le rail-way; une pièce s'est faussée, et la voiture d'essai s'est arrêtée, au grand chagrin des spectateurs. C'est bien, au reste, la première éolienne, digne de ce nom, qui ait voyagé sur un chemin de fer.

Nous n'entrerons point ici dans les détails techniques des travaux déjà exécutés par M. Andraud: Fourneau solaire, turbine à air, artillerie, chapelet à cône, roue fluviale totalement submergée, etc.; toutes ces choses ont un but identique, recueillir et utiliser les forces que donne gratuitement la nature, car telle est l'idée alimentaire de M. Andraud, son but, l'objet chérie de ses recherches. Ce qu'il a fait donne l'espoir qu'il pourra prochainement pénétrer dans les applications utiles, tout est mûr pour cela; et quel vaste champ lui est ouvert! La locomotion, d'abord, cette nécessité passionnée de notre époque, où nous nous précipitons témérairement, sans aucun souci d'y joindre un peu de sécurité, sans même prêter l'oreille aux cris des victimes que l'on brise et que l'on broie! Après cela vient le travail localisé, rendu plus facile, destiné peut-être, grâce au nouvel agent, à marcher enfin vers cette dispersion industrielle si désirable, que l'économiste, l'homme d'état et le moraliste appellent de tous leurs vœux. Le soulèvement et la traction des fardeaux dans les forêts, les carrières, les grandes constructions; l'épuisement des eaux dans les mines et les terrains inondés, la distribution des eaux; le labour décidément impossible avec la vapeur, vu l'attrail qu'elle exige; la pratique si féconde des irrigations, dont jamais peut-être on ne comprit mieux l'importance, jusqu'à l'extinction des incendies, qui ne doit être grandement facilitée, et M. Andraud le prouve, en lançant à trente mètres un jet considérable, sans autre fatigue que de tourner un robinet.

La force d'expansion de l'air comprimé était un fait trop simple, trop naturel, trop vrai, pour que tôt ou tard il ne dût être utilisé par une civilisation toujours en quête d'économie et de puissance. On se met enfin à l'œuvre, et la vieille histoire d'Éole enfanant les aquilons dans des outres, dans une cave verte, pour les déchaîner à sa fantaisie, ne sera bientôt plus une fable. L. L.

ARTS MÉCANIQUES,

A. COLLAS.

Si les beaux arts sont utiles à la moralisation des peuples comme ils servent à constater leur état de splendeur et de civilisation, l'enseignement de ces sciences qui régissent et fortifient l'imagination doit faire partie de l'éducation des hommes. Et, tout ce qui tend à les développer, à les préciser, à en faciliter l'étude, peut être à bon droit considéré comme d'utilité générale. C'est en ce sens que nous croyons à propos de nous occuper des travaux de M. Collas.

M. Collas, qui est mécanicien habile, doit être doué d'une intelligence hardie et d'une persévérance sans bornes. Le problème qu'il a résolu par un travail constant de quinze années, justifie suffisamment nos conjectures sur ce double point.

Avant lui, l'œuvre du statuaire avait été vue comme en-dehors des sciences exactes; comme ne tirant sa vie que de la pensée et de sentimens de l'artiste; la substance qui sert à sa formation, semblait elle-même s'élever jusqu'à la sphère des idées et se soustraire à la froide appréciation du calcul. Et nul homme avant M. Collas n'avait eu la témérité de vouloir connaître la quantité de matière qu'il faut pour exprimer les passions du cœur et les agitations de l'âme. Lui seul, voyant plus juste et plus loin, a senti que la pensée n'est réellement impalpable qu'à l'état spéculatif, il a compris qu'aussitôt qu'elle plie sous la règle ou qu'elle prend un corps, elle devient justiciable des sciences exactes. La loi mathématique la range inévitablement dans l'une des divisions de son domaine.

C'est par ce coup-d'œil sûr et rapide qu'il a débuté; bientôt après, voulant mieux posséder sa conquête, il étudiait les conditions géométriques des œuvres de l'art antique surmonté. Dans cet examen, la rectitude de son jugement n'a pas toujours suffi pour le défendre des entraînemens de son imagination artistique. Que de fois il lui est arrivé d'oublier entièrement qu'il cherchait la matière, pour s'abandonner à l'exaltation que produisait en lui le charme si puissant de la beauté, de la grandeur, de l'animation et du sentiment que le génie avait imprimé à ces œuvres sublimes. Mais enfin, l'invincible précision d'un esprit, l'attachent à l'extase.—Pou tait, se disait-il, cette beauté si pure, ces sentimens si délicats, cette noble grandeur, n'existent et ne sont perceptibles pour mes sens que par la forme extérieure d'un corps. Donc, un instrument peut palper ce corps. La seule impression du contact doit suffire pour déterminer dans l'instrument une action complète. Cette action obtenue, il appartient à la science de la modifier, de l'étendre et de la déposer sur un nouveau corps, même dans une autre condition de volume. De cette union de raisonnemens que son intelligence avait saisis, il concevait qu'il pouvait obtenir la reproduction, la multiplication en toutes grandeurs de ces chefs-d'œuvre, objets de son admiration.

Aussitôt sa pensée fixée, il gravite vers son but. Environné de silence et souvent du misère, se suffisant toujours à lui-même, au milieu des difficultés de l'exécution, il poursuivait son œuvre avec une ferme et infatigable constance. Et aujourd'hui, après quinze années de labeur et de privations, l'instrument existe. Cette mécanique merveilleuse agit: ses faits

sont nombreux et irréfutables. L'action de la machine, qui est précise comme la loi mathématique qui l'a enfantée, s'est manifestée d'abord par la réduction d'un morceau de la plus parfaite de la statuaire antique, la Vénus de Milo. Cette figure, qui étonne au suprême degré la délicatesse du modèle, la pureté des lignes et la puissance de la conception, était la meilleure et la plus difficile épreuve que l'on pût imposer au nouvel instrument. M. Collas a dû être récompensé de ses longs efforts par ce seul et irréfutable témoignage de la valeur et de l'utilité de ses travaux. Grande fut sa joie, sans doute, devant ce fruit de sa pensée, qui rendait la vie et promettait l'immortalité à tous ces trésors de l'art, restés jusque-là périssables comme la matière qui les revêt. Ah! nous comprenons que de pareilles sensations, grandes de toutes les souffrances, de tous les doutes, de toutes les anxiétés qui les ont précédées, jettent une imagination ardente et sensible dans le délire de l'exaltation. Nous comprenons Archimède, oubliant sa nudité, courant par la ville de Syracuse, criant à tous et à toutes choses: "J'ai trouvé! j'ai trouvé!" O vous qui avez senti ces triomphes de l'intelligence, si jamais les hommes vous méconnaissent, si l'injustice vous poursuit, si le malheur vous accable, ne vous plaignez pas, vous avez vécu!

Non seulement la création de cette machine est admirable, mais le résultat de son travail promet d'être glorieux et utile. Remuer la poussière du passé pour en extraire les débris de chaque siècle, et à l'aide de ces restes précieux reconstruire la grande histoire de l'art; rassembler en un point les monuments de la statuaire de tous les temps, les dépouilles de leurs formes colossales, les transformer en toute matière, fonder un musée plus riche à lui seul que tous les musées du monde; ouvrir à toutes les fortunes un accès facile près de ces modèles, les porter jusque dans la cabane du pauvre; appeler toutes les nations de la terre à la possession de ces éclatans témoignages de la puissance intellectuelle de l'homme. Voilà ce que le laborieux courage d'un savant modeste a préparé; voilà ce qui pourrait être réalisé en quelques années.

Ce n'est pas tout: après avoir relevé l'étude et préservé le goût public des atteintes qui lui sont portées chaque jour, il peut encore ranimer des industries éteintes; il peut plier toutes celles qui se rattachent directement à la sculpture. Au dessus de toute concurrence, de toute rivalité, il peut consacrer de nouveau la prééminence de la France par des produits d'une telle valeur, qu'ils soient déclarés d'une voix unanime hors de lutte. Il doit donner la célébrité au talent, l'immortalité au génie, en faisant connaître et en répandant leurs œuvres. Il peut encore féconder le commerce français en lui assurant des communications faciles partout où l'intelligence existe.

Ce que M. Collas a fait est beau; mais ce qui lui reste à faire est important et difficile. Tout en admirant son travail, nous regrettons vivement que l'application en soit si restreinte encore. Douterait-il de lui-même? éprouve-t-il des entraves? la direction des Beaux-Arts lui refuse-t-elle des modèles? Les artistes, le monde amateur, la presse toute entière sont intéressés à connaître les obstacles qui l'arrêtent. S'il a bien mérité de son pays, en aidant au progrès de l'intelligence, il a également contracté d'impérieux devoirs envers lui. Artiste et enfant de la France, il doit son œuvre à tous ses frères; d'ailleurs, il se doit à lui-même d'attacher son nom à ce grand musée qu'il peut si aisément faire, et à qui sera sans doute réservé l'honneur de devenir national. F. B.

NOUVEAU PROCÉDÉ POUR COUPER LE VERRE SANS DIAMANT.

Le verre, qu'il est d'une si grande difficulté de couper sans le secours du diamant, se laisse attaquer avec la plus grande facilité avec une paire de ciseaux, si on a préalablement frotté, avec de l'essence de térébenthine, le morceau de verre qu'on veut façonner. Ce petit tour de main tout simple ne laissera pas d'être, dans beaucoup d'occasions, d'un bon secours dans les laboratoires de chimie et de physique, ou entre les mains des personnes qui habitent la campagne, qui pourront utiliser avec profit les débris des carreaux de vitre qui laissent quelques fragmens capables d'être employés à divers usages.

FEUILLES DE PLOMB EN CHINE.

La manière dont les Chinois font les feuilles de plomb si délicates avec lesquelles ils garnissent leurs cuisses à thé est extrêmement simple. Un homme est assis devant une grande pierre plate, ayant une autre pierre à côté de lui, sous sa main; alors ses aides, qui se tiennent près de lui avec un vase plein de plomb fondu, en versent une certaine quantité sur la pierre ou dalle, qu'il étend immédiatement avec la pierre disponible, et qu'il presse jusqu'au point d'en obtenir des feuilles extrêmement minces. On ôte aussitôt la pierre et le plomb, et renouvelle l'opération successivement et avec une rapidité étonnante; ensuite on rogne les bords déchirés, on met les feuilles en pile, et on les expose en vente.

Mélanges.

—On lit dans le *Times* la description d'une nouvelle invention:

"On a fait samedi l'expérience d'une invention dont nous avons parlé, l'automne dernier. L'essai a eu lieu sur la propriété du M. Boyd, dans le comté d'Essex, en présence de plusieurs personnages distingués, qui ont paru étonnés du résultat. Un bateau, long de 23 pieds anglais et large de 7 pieds, a été mis dans un certain volume d'eau; dès la veille, ce bateau avait été rempli de blocs de bois de charpente de 4 pieds et demi d'épaisseur, croisés dans toutes les directions et fixés par des pointes de fer de 8 poises. Après qu'il eût été constaté qu'aucune matière combustible n'avait été introduite dans le bateau, et qu'après l'examen d'autres personnes tout moyen de destruction provenait de l'extérieur et non d'une mine établie dans le bateau lui-même, tous les spectateurs prirent place. Aussitôt le bateau a été mis en mouvement, et à signal donné par l'inventeur, il a été à l'instant même brisé en mille pièces. Au moment de la destruction, l'eau a pris la forme d'une vaste boule avec des bouillonnemens. La colonne de l'eau, s'élevant brusquement, a lancé à plusieurs centaines de pieds d'élévation les fragmens brisés du bâtiment. Les officiers de marine présents à l'expérience connaissaient seuls les moyens mis en usage et l'inventeur a offert de confier les détails à deux ou trois officiers supérieurs. A une question de sir Hardinge, l'inventeur a répondu que sans avoir besoin de tout le train d'une batterie, une seule lui suffirait pour le transport des moyens nécessaires pour faire sauter les fortresses les plus formidables en Europe. Ceci paraît douteux, mais d'après ce que nous avons vu nous n'oserions pas dire la chose impossible. L'inventeur assure que cette terrible puissance n'est connue que de lui seul. La machine qui a produit l'explosion et qui a fait sauter en l'air un bateau pesant deux tonneaux et demi et chargé de cinq tonneaux et demi de bois, ne pèse que 13 livres."

Les observations météorologiques faites à l'Observatoire de Paris pendant le mois de février dernier ont donné en résumé :

Table with columns for Baromètre and Thermomètre, listing maximum and minimum values for various times of day (9h, midi, 3h, soir) and monthly averages.

Les vents ont soufflé à midi N. 4 fois (les 22, 24, 25 et 27); N. E. 7 fois (les 2, 3, 4, 5, 6, 10 et 23); E. N.-E. 2 fois (les 1 et 8); E. 1 fois (le 7); S.-E. 2 fois (les 11 et 13); S. S.-E. 1 fois (le 13); S. 5 fois (les 15, 16, 17, 19 et 20); S. S.-O. 2 fois (les 12 et 14); S.-O. 1 fois (le 9); O. 1 fois (le 21); O. N.-O. 1 fois (le 26); N. N.-O. 1 fois (le 28).

UNE JOURNÉE A LIÈGE.

Vingt minutes après notre départ d'Anvers, nous descendions à Malines pour attendre la correspondance de Liège qui part de Gand. Nous voilà tous en pleine nuit sur le champ de la station, où s'entre-croisent cinq à six voies différentes : les convois viennent, tournent et fuient autour de nous comme des traîneaux sur la glace; il en est qui s'arrêtent pourtant; on crie : Bruxelles ! Tirlémont ! Louvain ! Saint-Trond ! Les gardiens affairés errent avec des torches. Il s'agit de reconnaître au milieu de ce désordre nocturne, car les jours de ce cobue, bien des familles sont séparées, le mari s'en va coucher à Ostende, au bord de l'Océan, et la femme au sein des Ardennes, sur la frontière de Prusse. Pour l'étranger, la difficulté se complique des noms de villes prononcés tantôt en français, tantôt en flamand : Gand s'appelle Gent; Anvers, Antwerpen; Liège, Lutich, ainsi de suite. Enfin voici que nous roulons bien fidèlement sur la route de cette dernière ville, la station de l'ouvain est la première de ce côté. Entre Louvain et Saint-Trond on rencontre le plus long tunnel du continent, il a, dit-on, près de deux kilomètres. A partir de là commence la portion vraiment ennuyeuse du trajet. Il faut remarquer que, sur un chemin de fer, l'impatience et l'ennui se produisent en raison de la distance et non de l'espace de temps. Quatre heures de chemin de fer équivalent à douze heures de poste au moins dans l'imagination du voyageur.

Pourtant il est fort agréable, ayant dîné à Anvers-sur-l'Escaut, de pouvoir souper de bonne heure encore à Liège-sur-Meuse. La table d'hôte du Grand-Monarque attendait notre arrivée, garnie à moitié déjà d'hôtes plus anciens que nous. Je remarquai avec plaisir que l'idiome français dominait dans la conversation.

—Enfin, Monsieur, disait quelqu'un, croyez-vous, en conscience, que cette femme soit coupable ? —Monsieur, répondait un autre, si j'étais juré je ne la condamnerais pas ! —Mais, Monsieur, comme homme du monde ? —J'avoue que je n'en ferais pas ma société... —Allons donc ! disait un troisième, c'est une femme charmante, une figure distinguée, un front de génie, des yeux d'un noir... Et il paraît certain que son mari ne la comprenait pas. —Ce n'était pas une raison, Monsieur, dit un homme grave, pour lui faire avaler quarante-trois grains d'arsenic. —Et pour en donner autant à sa belle-mère !

Ici je ne pus m'empêcher de sourire, pensant que Liège en était encore à s'occuper du procès Laffarge, et en exagérant singulièrement les détails. —Monsieur, reprit un des soupeurs, la quantité n'y fait rien ; la science a reconnu que l'arsenic n'est plus une preuve d'empoisonnement ; l'arsenic est dans tout, dans les os, dans les chairs, dans les substances les plus ordinaires ; le morceau que vous portez à votre bouche dans ce moment est plein d'arsenic...

Ici l'interlocuteur ne put s'empêcher de remettre le morceau sur son assiette. —Je dirai plus : l'arsenic est indispensable à l'existence de l'homme ! —Oh ! oh ! voilà du paradoxe. Vous allez nous persuader qu'on empoisonnerait un homme en le privant d'arsenic ! —Pourquoi pas ?... Mais admettons le crime. Est-ce la femme, est-ce la société qui est coupable ? L'institution du mariage est fautive ; la femme proteste comme elle peut ! —C'est à dire que voilà le résultat de mauvaises lectures, du drame moderne, des romans humanitaires. —Eh ! Monsieur, la malheureuse ne sait pas lire et ne comprend que le patois wallon. J'avouerai qu'ici je ne comprenais plus rien moi-même à la conversation, les répliques se mêlaient de plus en plus, et la dispute gagnait les bords de la table ; les noms d'Orfila, de Raspail s'échangeaient comme des dénis.

—L'appareil de Marsh... —Je n'y crois pas. —Il a tiré cent vingt grains d'arsenic des trois cadavres ! —Je le regarde comme un instrument excellent pour en fabriquer ! —Messieurs, disait un jeune homme, on ne se mêle pas assez des femmes brunes... —Des femmes maigres surtout ! —Enfin, nous avons une Laffarge liégeoise. —Un empoisonnement double liégeois, dit un commis-voyageur. —C'est encore de la contrefaçon belge !... —Merci pour nous, Monsieur !

J'arrivai peu à peu à être au courant de l'affaire. Catherine Labalve, dont le nom réveille déjà de terribles souvenirs, a empoisonné son mari et sa belle-mère, non pas à la fois, mais à quelques jours de distance, afin de pouvoir épouser son amant nommé Maréchal. Mais ce dernier, marié lui-même, a empoisonné à son tour sa femme, en soupçonnant d'arsenic une tartine de beurre. Et de plus, son crime a été révélé par sa propre fille, âgée de dix ans. On a dit que l'affaire Laffarge était un drame du Gymnase. L'affaire Labalve a tous les caractères d'un gros mélodrame de l'Ambigu. Le lendemain, en visitant le Palais-de-Justice, qui est le monument le plus remarquable de Liège, j'eus la curiosité de monter au premier étage, où se tient la cour d'assises ; la foule était telle que je ne pus rester qu'un instant. Catherine Labalve est une femme petite et maigre, au front proéminent,

aux yeux et aux sourcils noirs ; sa chevelure disparaissait sous sa coiffe, et son visage était presque toujours caché sous son mouchoir. On pouvait néanmoins entrevoir une physionomie assez jolie, aux traits marqués et expressifs. Son corps est un homme grand et commun, à figure oiseuse, âgé du reste d'une cinquantaine d'années, et, comme tous les gens qui respirent de grandes passions, paraissant fort peu digne d'en inspirer.

L'avocat-général mona contre la démoralisation du siècle et terminait par cette phrase à effet : Unis par le vice, unis par l'adultère, unis par le crime... suivez-le par le châtiement !

Les belles dames de la ville saignaient corbeille autour du prétoire. Le reste du public se composait de robes noires et de blouses bleues, car tout le peuple wallon porte la casquette et la blouse presque comme un uniforme ; les détails de ce procès étaient de nature d'ailleurs à offrir à cette population des enseignements fort peu moraux. J'ai entendu un Allemand d'Aix-la-Chapelle s'élever à ce propos contre la publicité qu'on donne aux débats judiciaires tant en France qu'en Belgique. En Allemagne, les scandales du procès Laffarge et les horreurs du procès Labalve furent restés à peu près ignorés, tous les procès se jugeant à huis-clos et les journaux censurés ne pouvant guère reproduire que l'énoncé du fait et le texte du jugement. Aussi offrons-nous aux yeux de l'Europe, qui lit avidement nos journaux judiciaires, l'image d'un peuple non moins dangereux dans ses mœurs que dans ses principes publics.

La cour du Palais-de-Justice de Liège est un vaste carré long, entouré de magnifiques galeries aux colonnes de grant sculptées ; les voûtes et les murs sont en brique rouge, sur laquelle se détache la colonnade noire et polie, ce qui rappelle certains palais de Venise. Des boutiques et des étalages garnissaient partout les galeries à l'intérieur, comme dans tous les palais-de-justice du monde. L'extérieur, du côté de la place, ne répond pas à ces magnificences : c'est l'aspect d'un hôpital ou d'une caserne, et pourtant c'est le plus bel édifice de Liège. Il en est de même à peu près des églises ; le dehors en est peu remarquable, et trois ou quatre d'entre elles offrent des intérieurs merveilleux. Je ne me hasarderai pas à les décrire après tant d'autres voyageurs, après Dumas, surtout, qui traversa Liège, il y a trois ans.

Les habitants de cette bonne cité ne peuvent pardonner à Dumas d'avoir prétendu qu'on ne peut y trouver à dîner qu'à une certaine heure du milieu de la journée, où ces peuples ont l'habitude de prendre leur nourriture ; secondement, que le pain y est inconnu, et qu'on n'y mange que du gâteau et du pain d'épice ; ensuite, que les Wallons, habitants de la province de Liège, ne peuvent souffrir leurs compatriotes les Belges ; enfin, que les draps de lit sont étroits comme des serviettes, les couvertures à l'avenant, et qu'un Français ne peut demeurer couvert dix minutes dans un lit liégeois. Il y a pourtant beaucoup de vrai dans ces quatre remarques d'Alexandre Dumas.

Seulement, il aurait pu généraliser son observation pour une grande partie de la Belgique et ménager davantage les braves Wallons, qui sont pour ainsi dire nos compatriotes, tandis que les Flamands se rapprochent beaucoup plus de la race des peuples du nord. C'est une chose en effet qui frappe vivement le voyageur, qu'à sept ou huit lieues de la frontière prussienne on rencontre toute une province où le français se parle beaucoup mieux que dans la plupart des nôtres ; le patois wallon n'est lui-même qu'un français corrompu qui ressemble au picard, tandis que le flamand est une langue de souche germanique.

La journée était superbe, et j'ai pu monter à la citadelle pour juger de la ville d'un seul coup d'œil. Une longue rue de foubourg qui commence derrière le Palais-de-Justice conduit jusqu'aux remparts, d'où l'on découvre toute la vallée de la Meuse. Liège s'étale magnifiquement sur deux rives avec ses quartiers neufs à droite, et ses vieilles maisons aux toits dentelés, à gauche de la citadelle et sur l'autre rive du fleuve ; plusieurs églises, et notamment Saint-Thomas, appartiennent à cette architecture carolingienne qu'on admire à Aix-la-Chapelle, à Cologne et dans toutes les villes du Rhin. La Meuse est large à peu près comme la Seine et se perd à l'horizon en détours lumineux ; la forêt des Ardennes garnit le flanc des collines les plus éloignées, et la vue s'anime encore dans la campagne des vieilles ruines de tours et de châteaux si fréquents dans ce pays.

Quant à la citadelle d'où l'on jouit de ce beau spectacle, elle appartient à ce genre de forteresses tellement impenables, qu'elles sont invisibles. Aucun touriste n'a jamais su trouver la citadelle d'Anvers, à moins de s'y faire conduire ; mais il faudrait du malheur pour ne pas rencontrer celle de Liège, située au sommet d'une montagne. Eh bien ! du rempart où j'étais tout à l'heure, et qui présente l'aspect d'un simple coteau, il faut descendre encore par une foule de sentiers obliques pour arriver, par une porte masquée, dans l'intérieur de la place, enfoncée dans la montagne comme la gorge du Vésuve.

Il est une heure, je me hâte de descendre vers la ville, suffisamment averti que plus tard il serait impossible d'y dîner convenablement. Les tables d'hôtes sont d'ailleurs excellentes ; le vin ordinaire coûte trois francs la bouteille comme dans toute la Belgique ; quant à la bière, à Liège elle cesse d'être forte ; c'est une bière brune qui ressemble à nos bières de Lyon. Le faro, le lambick, la bière même de Louvain, sont considérés là comme des boissons étrangères. Quant au pain, on l'a dit fort justement, il n'y en a pas, et là se trouve réalisé le vœu de cette princesse qui disait : Si le peuple n'a pas de pain, il faut lui donner du gâteau.

Je me remets à dévider Pêcheveau fort embrouillé des vieilles rues de la ville.

Un carrefour triangulaire, où aboutissent sept à huit rues, encombré de marchands, de foule et de voitures, rappelle tout à fait le premier décor de la Juive avec sa porte d'église à droite, à gauche une rue en escalier qui descend vers la Meuse, et au fond une voie plus large qui conduit au pont des Arches, un vrai pont du moyen âge fort ment cambré, et dont les piles énormes ont dû jadis porter des maisons. Il remonte, du reste, à 1100, quoique souvent réparé depuis. Du milieu de ce pont, la vue est magnifique de tous les côtés ; les hauteurs de la citadelle et les coteaux qui soient vers le midi, parés des dernières verdure de la saison, la Meuse qui se perd dans les noires Ardennes, les tours et les clochers de briques que le soleil rougit encore ; le faubourg d'outre-Meuse coupé par une autre rivière, l'Ourthe, qui y trace de joyeux îlots ; puis sur le quai de la rive gauche, un vaste emplacement où se tient la foire, où se presse la foule bariolée autour des étalages, des cirques et des bateleurs.

Près de la place Verte se présente un théâtre grand et lourd, bâti sur le modèle de l'Odéon, et dont mudemodeste Mars a posé la première pierre en 1818. Cela ne nous rajeunit pas. De ce côté s'étend toute la ville neuve, aux larges rues bordées de trottoirs en bitume, aux boutiques parisiennes, offrant,

derrière leurs vitrines de caivre et de glaces, les étalages les plus splendides. Bien plus, un passage, le passage Lemonnier, qui fait l'envie et le désespoir de Bruxelles, aussi grand, aussi brillant, aussi éclatant de gaz, de maîtres et de dorures que nos plus beaux passages de Paris.

Il me reste à aller lire les journaux dans l'un des brillants cafés du passage Lemonnier. Liège en possède une douzaine dont quatre ou cinq sont quotidiens. Le Journal de Liège a la grandeur du Journal des Débats et en représente relativement l'opinion ; ensuite vient le Courrier de la Meuse, puis le Politique, l'Industrie, etc. Les annonces soutiennent surtout ces feuilles importantes et sont fort productives dans toute la province. J'en ai remarqué quelques unes qui témoignent bizarrement de l'influence du nom de Napoléon dans cette ancienne province française.

—Chez Regnier, coiffeur, rue Faronstrée : —Fluide de Sainte-Hélène, infallible pour la conservation des cheveux. La base de cette composition est le suc onctueux d'une plante que le grand homme se plaisait à cultiver dans son exil.

En voici une autre qui montre l'envie de faire assister, jusqu'à un certain point, les populations belges à la cérémonie que Paris a consacrée aux Cendres : —Un ancien directeur vient de faire peindre, par un de nos plus habiles décorateurs, une toile avec transparent représentant les funérailles de Napoléon. Cette apothéose se compose d'une toile de fond d'une dimension variable représentant fidèlement l'arrivée du cortège aux Invalides. Le char pénètre à travers une double haie de vieux soldats et passe devant la famille royale, les princes, les ministres, précédés de M. Thiers à cheval. En encadrant cette toile dans les accessoires dont chaque théâtre est possesseur, en disposant quelques rangs de soldats faciles à réunir et de figurants costumés, en plaçant sur les avant-scènes les art-sets, les mains chargées de couronnes, de lauriers et de palmes, on parvient à établir un coup-d'œil magnifique.

Cette décoration, facile à transporter, facile à établir, convient à une foule d'emplacements, et notamment à tous les théâtres provinciaux et forains.

Du reste toute la Belgique attache une gloire personnelle au souvenir de Napoléon. Dans beaucoup d'estaminets le poète est surmonté d'un grand Napoléon en toile peinte, et cette figure se reproduit surtout sur les pipes, tabatières et pains d'épices des bons Wallons.

Il me reste à dire que toute la ville de Liège est éclairée au gaz, et que la cathédrale n'a pu elle-même échapper à ce progrès des lumières que nos curés parisiens ont repoussé jusqu'ici.

Tout le monde ne sait pas que Liège fut la patrie de Malherbe. Boileau dit que Malherbe vint... Mais d'où vint-il ? Il vint de Liège. Le père de notre poésie nationale était wallon.

Liège peut s'honorer davantage d'avoir produit Grétry, auquel on élève en ce moment une statue, et dont le centième anniversaire (celui de sa naissance) vient d'être célébré. Elle ne devrait pas oublier non plus un autre de ses glorieux enfants, le poète Régnier. FURTZ.

CONDITIONS. CE JOURNAL se publie hebdomadairement, No. 62, rue St. Jean, Haute ville, le SAMEDI. L'abonnement est de quinze sous par mois, ou 72 Gs. par année, payable par trimestre. Les frais de poste se monteront à cinq centimes par année. Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissements de cette ville. Toutes communications doivent être adressées FRANC DE PORT au Bureau de ce Journal.

STEAMERS TRANSATLANTIQUES. Départs d'Angleterre. 4 mars - Caledonia, de Liverpool, 10 mars - President, de New York, 10 - British Queen, Londres, 16 - Britannia, Boston, 19 - Acadia, Liverpool, 1 avril - Caledonia, do. 3 avril - Great Western, Bristol, 10 - British Queen, New York, 4 - Columbia, Liverpool, 17 - Acadia, Boston, 10 - President, do. 25 - Great Western, N. York, 20 - Britannia, do. 1 mai - Columbia, Boston, 4 mai - Caledonia, do. 10 - President, New York, 10 - British Queen, Londres, 16 - Britannia, Boston, 19 - Acadia, Liverpool, 1 juin - Caledonia, do. 25 - Great Western, Bristol, 10 - British Queen, New York, 4 juin - Columbia, Liverpool, 16 - Acadia, Boston, 10 - President, do. 19 - Great Western, N. York, 19 - Britannia, do. 1 juillet - Columbia, Boston, 4 juillet - Caledonia, do. 10 - President, New York, 10 - British Queen, Londres, 17 - Britannia, Boston, 14 - Great Western, Bristol, 1 août - Caledonia, do. 20 - Acadia, Liverpool, 7 - Great Western, N. York, août - Columbia, do. 10 - British Queen, do. 10 - President, do. 16 - Acadia, Boston. 19 - Britannia, do. 25 sept - Great Western, N. York. 1 sept - Great Western, Bristol, 20 nov - Great Western, N. York. 23 oct. - Great Western, do.

LIVRES D'ECOLE, &c. CHEZ T. CARY & CO. Chien d'Or, Rue Buade. ILS ont constamment un assortiment considérable de livres d'écoles en langues anglaise, française et latine, qu'ils offrent en vente à des termes avantageux aux maîtres et maîtres d'écoles, ainsi qu'au public en général, parmi lesquels se trouvent les suivants, savoir : Français. — Arithmétique ; Histoire ancienne ; Histoire romaine ; Abrégé de l'Histoire de France, nouvelle publication ; Histoire du Canada ; Histoire sainte ; Histoire naturelle ; Grammaire de L'Houmond ; Grammaire de Léquin ; Grammaire de Siret * ; Grammaire de Levizac ; Grammaire de Chambault ; Géographie moderne ; Catéchisme historique ; Paléont simple et double ; Cour d'éducation, par Perrault ; Dictionnaires de la Langue Française ; Dictionnaire Français-Latin ; Dictionnaire Latin Français ; Vocabulaire de Perriu ; Tables de Perriu ; Exercices de Chambault ; Dictionnaire de Boyer ; Dictionnaire de Nugent. LATIN. — Institutions Philosophiques ; Grammaire de Eton, Grammaire d'Adams ; Rudiments de Rudiman ; Introduction de Mair ; Grammaire de Mair ; Grammaire latine de l'Homond ; Epitome Historiae Sacrae ; Delectus ; Bellum Castellum (Sallust.) ; Ovidii Metamorphoseon ; Julii Caesaris Commentarii ; Virgillii Aeneidis ; Opera biostatii Placii ; Titus Livius ; Oratium Tullii Ciceronis ; Dictionnaire d'Enrick ; Dictionnaire d'Ainsworth ; Cornélii Neposii — Sallustii ; De Viris Illustribus ; Quintus Curtius ; Commentarii Caesaris ; Cicero — Brutus — de Amicitia — de Senectute — Epistolae Selectae — in Catinianum — pro Archia pat. — pro Ligario — pro Marcello — pro Milone Conciones Rhetoricae ; Cornelius Nepos avec dictionnaires ; Sinuones Latins ; Dictionnaire de Boudot, latin-français ; Dictionnaire de Lallement, français-latin ; Dictionnaire de Noël, français-latin, latin-français ; Horace ; Prosodie Latine de Lechevalier ; Prosodie d'Aubert Audot ; Quintus Curce — Salluste ; Taciti de Moribus Germaniarum ; Virgile. Aussi Livres de dévotion reliés en bazine, en veau et maroquin, etc. &c. &c. * La Grammaire de Siret, pour apprendre l'Anglais, est approuvée de presque tous les séminaires en cette province. Québec, 13 Mars, 1841.

UN PRÉTENDANT.

En l'année 1745, un individu de la race perdue des apothicaires, dont Molière est l'historiographe le plus complet, exerçait son honorable état dans une ville du nord de l'Ecosse. C'était un petit homme, en tout conforme à la tradition : le chapeau à larges bords, la perruque poudrée, l'habit noir ondulant autour d'une maigre échine, la baguette à tête d'ivoire, la voix flûtée, l'air rogue et patelin à la fois, le respect le plus profond de lui-même et de sa profession, rien ne lui manquait de tout cela. Mais, outre ses prétentions de caste, l'apothicaire émèrite, master Cromby, en avait qui tenaient à son époque. Ainsi, il se glorifiait d'avoir toujours été le partisan sincère de la révolution de 1688, ou, pour nous servir de ses propres expressions, d'être *wigh* et du plus pur *wighisme*. Du reste, sous cette étalage de doctrines, la vanité personnelle perçait encore. Master Cromby était dévoré du désir de jouer un rôle et de trancher du personnage ; or, la constitution de Guillaume d'Orange satisfaisait admirablement toutes les exigences de sa vanité bourgeoise. Pour sa part, master Cromby était alderman et officier dans l'unique compagnie de garde urbaine qui paraissait tous les mois sur la place d'armes. Il avait gagné à la révolution son petit d'honneurs, son lopin d'influence, il avait sa part du trône de Jacques II.

Seulement, tout en se faisant un mérite de sa constance en politique, master Cromby n'exprimait ses opinions qu'à huis-clos et quand il était bien sûr des oreilles qui l'écoutaient. Cette réserve d'ailleurs pouvait s'expliquer autrement qu'au préjudice de sa fermeté. La petite ville que master Cromby habitait était située à deux lieues de cette longue chaîne d'îlots et de rochers qui forme la côte d'Ecosse, et par conséquent au milieu de ces clans belliqueux et jacobites qui, sous le gouvernement de Georges II, regrettaient toujours la dynastie légitime de leurs princes proscrits : en dépit du bill de désarmement, les montagnards écossais étaient encore assez redoutables pour venir faire la police des opinions dans une petite ville défendue seulement par une compagnie de garde urbaine, et le cas échéant, master Cromby se souciait peu d'être surpris par eux en contravention.

Depuis quelque temps surtout la réserve qu'il s'imposait semblait commandée par les circonstances. De vagues rumeurs circulaient dans les clans restés fidèles. Les bardes d'Ecosse qui avaient chanté en vers élégiaques le sommeil de la claymore annonçaient hardiment son réveil ; les fils de Gaël commençaient à lever fièrement la tête ; on entendait parler de rassemblements armés, que les dragons anglais du colonel Gardiner ne parvenaient pas toujours à dissiper. En un mot, sans être alarmiste, on pouvait croire que le mois de juin de l'année 1745 ne se passerait pas sans amener quelque grave événement.

Or, au commencement de ce mois de juin, Master Cromby achevait de dîner dans une étroite arrière-boutique qui servait à la fois de salon de réception et de salle à manger. En face de lui était assis un grand garçon qu'à son appétit plus encore qu'à son costume et à son air d'humilité respectueuse, il était aisé de reconnaître pour un apprenti. Ce grand garçon venait de remplir pour la troisième fois son assiette d'un mélange de pois, de pommes de terre et de lard fumé, lorsque master Cromby se leva tout à coup, interrogea le cadran de sa montre, et s'adressant à son élève, qui continuait à manger, lui dit avec un accent d'ironie :

— Si j'attends pour sortir que vous n'avez plus la bouche pleine, je cours grand risque d'arriver trop tard au conseil des aldermen, où ma présence est si nécessaire dans les circonstances graves où nous sommes. Doublez donc les morceaux, car je n'aime pas que l'officine soit déserte, et je vous la confie pour la soirée.

Tout en parlant, master Cromby avait pris sa canne et s'était affublé de son chapeau à larges bords ; mais sur le point de sortir il s'arrêta, comme un officier qui se reproche de n'avoir pas suffisamment expliqué la consigne à son sergent.

— Tom, reprit-il, faites bonne garde et n'oubliez pas les diverses préparations que je vous ai recommandées. S'il vous vient du monde, soyez poli, et tâchez de reconnaître au premier coup d'œil à quelle espèce de gens vous avez affaire. Cela est difficile, je le sais, dans un temps où tous les rangs sont confondus et où l'on compte autant d'opinions que d'individus. Ecoutez-moi donc, si vous voulez acquérir ce discernement qui est une nécessité de notre profession. Quand vous verrez un homme jeune encore, portant haut la tête, mais essayant de corriger la hauteur de son maintien à l'aide d'un vernis de politesse affectée, dites-vous : Cet homme est un tory. Tory ! vous souviendrez-vous de ce mot-là ? Voulez-vous que je vous en apprenne l'étymologie ? Tory signifie en irlandais voleur ; entendez-vous ? Mais ne vous arrêtez pas trop au sens présumé de dette insolente qualification, ceux qui la portent sont des gens haut placés, grands propriétaires pour la plupart, nobles de vieilles races, et qui comprenant que la cause de l'ancienne dynastie était désormais perdue se sont franchement ralliés à notre glorieuse révolution. Traitez donc ces gens-là le plus respectueusement que vous pourrez ; servez-les promptement et tendez la main pour recevoir les guinées qu'ils vous donneront, car les tories paient bien, en belle monnaie et sans marchander. Vient-il au contraire un homme vêtu à peu près comme moi, l'air sans façon, mais non sans dignité, et portant sur sa figure la conscience de sa valeur personnelle et la majesté de son titre de citoyen constitutionnel, affirmez sans hésiter que cet homme est un wigh ! Le mot wigh signifie : aller ; comprenez-vous, mon garçon ? Les wighs sont les hommes du mouvement. Vous pouvez donc avoir aussi toute confiance en eux ; seulement, surfaîtes un peu le prix de ce que vous leur vendez, les wighs ont l'habitude bourgeoise de marchander. Quant aux partisans de la dynastie proscrite, vous les reconnaîtrez facilement, soit qu'ils se présentent avec le costume des anciens cavaliers, c'est-à-dire l'habit à la française et les cheveux tombants en boucles autour du col, soit qu'ils portent le tartan des highlanders, le plaid national et la plume flottante qui se balance sur une toque de velours ; dans ce dernier cas, Tom, il faut encore être poli ; les high-

landers ont parfois une manière toute particulière de faire des emplettes ; ils ne marchendent pas comme les wighs, ils ne paient pas généreusement comme les tories, ils prennent tout simplement ce qui leur convient, sans si l'on crie à jouer du po'gnard. J'imagine, mon cher Tom, que vous êtes trop prudent pour vouloir faire connaissance avec le kirt d'un montagnard. Nous avons encore quelques pauvres diables qu'on nomme les caméroniens et les covenantaires ; ceux-là portent des habits troués, savent par cœur la Bible, et citent à tout propos la lampe de Gédéon et l'épée de Saül. Ne re-levez pas leurs sottises, Tom, il faut toujours prendre garde de fâcher les fous, mais ne leur donnez à crédit que les denrées qui nous coûtent le moins cher en leur persuadant que Dieu sait bien guérir ses serviteurs sans le secours de la science humaine.

Cette statistique des différents partis qui divisaient alors l'Angleterre paraissait intéresser médiocrement celui à l'usage de qui elle était faite, car à peine master Cromby eût-il mis le pied dehors qu'il s'écria en faisant un geste de mauvaise humeur :

— Voilà bien la centième fois que master Cromby me répète les mêmes choses, et il est probable que dans une minute je les aurai encore oubliées. Tories ! wighs ! highlanders ! caméroniens ! Du diable si je comprends rien à un pareil grimoire !

Tout maugréant de la sorte, l'élève apothicaire roulait autour de ses reins et de son cou un tablier d'étoffe noire à bavole montant, et introduisait ses bras dans des bouts de manche de même étoffe ; ainsi affublé, il était véritablement bon à peindre. Il avait environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et sa personne aurait paru mieux que passable, n'eût été un air de naïveté et de gaucherie qui déparait ses traits et était toute grâce à ses mouvements. Ses cheveux blonds et naturellement frisés étaient fins, soyeux, et s'harmonisaient à merveille avec les teintes délicates et rosées d'une carnation presque féminine ; ses yeux, du plus beau bleu, s'ouvraient gracieusement sous l'arc bien dessiné des sourcils ; sa bouche était petite et finement modelée, son front haut et fuyant, l'ovale de son visage régulier et presque parfait. Malheureusement tous ces avantages n'avaient que la moitié de leur valeur, l'expression du regard manquait de netteté ou d'énergie, la bouche se contractait quand elle voulait sourire, le front était trop lisse, jamais une pensée virile n'avait dû le plisser. L'élève de master Cromby avait une taille svelte, dégagée et bien prise ; mais emprisonné comme il l'était dans sa veste de ratine qui remontait jusqu'au milieu du dos, empêtré dans les plis de son tablier, qui lui ôtait le libre usage de ses jambes, il représentait exactement, malgré la correction de sa figure et l'ensemble agréable de ses proportions, quelque chose de moins qu'Apollon chez Admète, un Antinoüs garçon apothicaire.

Quand il eut achevé sa toilette officielle, Tom passa de l'arrière-boutique dans le laboratoire, et, à l'aide d'un lourd pilon de fer, il se mit à labourer les parois d'un grand mortier de granit. Mais sa mauvaise humeur augmentait à chaque instant ; le mouvement de son bras n'avait pas la régularité voulue et observait mal la cadence, si bien que par forme de compensation notre jeune homme se prit de nouveau à grommeler entre ses dents :

— Maudit métier ! disait-il ; ne vaudrait-il pas mieux être bœuf de labour que manivelle à pétrir des onguens ! Mon digne patron, master Cromby, a beau me répéter que sans sa profession on ne peut pas savoir ce que l'humanité deviendrait. Je me moque parbleu bien de l'humanité ! Ce que je sais, c'est que je n'ai pas le moindre goût pour la profession de master Cromby.

Ici Tom abandonna tout à fait le pilon malencontreux qui depuis un instant ne retentissait qu'à peine, et croisant ses deux bras sur sa poitrine, il s'écria du ton d'un aventurier ambitieux qui consulte un oracle :

— Après tout, qui suis-je ? Si master Cromby m'entendait, il ne manquerait pas de me répondre : " Vous êtes un pauvre enfant que j'ai recueilli par commisération et élevé par charité. " Grand merci, master Cromby ; mais suis-je obligé de vous croire sur parole ? Enfant trouvé ! je le veux bien, mais quand on ne connaît pas précisément son père, on peut être également le fils d'un prince ou le fils d'un mendiant. O miss Ketty, poursuivit le victorieux dialecticien en changeant tout à coup l'accent de sa voix, vous aviez raison hier, et moi j'ai eu tort de m'emporter ; et puisque je ne peux pas vous voir, je vais au moins vous écrire pour confesser mes torts.

Tom était en pleine insurrection. Sans se préoccuper des préparations que son patron lui avait si vivement recommandées, le voilà qui se mettait en devoir d'écrire à une petite ouvrière de la ville. La lettre, qu'il écrivait de son mieux, était à peu près ainsi conçue :

" Ma chère miss Ketty,

" Vous êtes déjà la plus jolie des ouvrières en tulle, et je ne demande pas mieux que de vous croire la plus sage, quoique vous me parliez un peu trop souvent de votre cousin qui est brigadier dans le régiment de dragons du colonel Gardiner. Hier, comme je vous parlais de mon amour et que je vous répétais mon éternelle question : " Ketty, voulez-vous être ma femme ? " vous m'avez répondu en riant et en me toisant de la tête aux pieds : " Regardez-vous donc, est-ce que cela est possible ! " Ces paroles étaient cruelles, Ketty, sur le moment elles m'ont vivement blessé ; mais aujourd'hui que je suis de sang-froid, j'en reconnais la justesse. Oui, il est impossible qu'une jeune fille jolie comme vous soit la femme d'un homme qui porte un tablier et des bouts de manches ; aussi j'ai un projet Ketty, je veux vous mériter, je veux que vous puissiez m'accepter pour mari sans rougir. Avant huit jours, vous apprendrez du nouveau, soyez-en sûre. "

Pendant que Tom était occupé à cacheter sa lettre, il ne s'aperçut pas qu'une vieille femme venait d'entrer dans la boutique et semblait attendre avec une sorte d'impatience qu'il eût fini son travail épistolaire.

Au moment où Tom se levait, son regard tomba sur la vieille femme qui se tenait debout devant lui, de l'autre côté du comptoir.

L'aspect de cette vieille femme accusait l'incurie plus encore que la misère. Elle portait un jupon de laine déchiré par places dont il eût été impossible de distinguer la couleur primitive ; un corsage de velours rouge usé jusqu'à la trinitivo ; un col de soie contre les intempéries de l'air sa me qui défendait à peine contre les intempéries de l'air sa poitrine et ses épaules amaigries, et enfin un bonnet d'étoffe de coton semblable à ceux dont le peuple affublé les enfants, d'où s'échappaient en désordre quelques mèches de cheveux grisonnans. Ses pieds étaient nus et s'appuyant sur deux semelles de cuir retenues au moyen d'une ficelle enroulée autour de la cheville. Quant à sa figure, elle offrait ce caractère d'exaltation fébrile et d'orgueil extatique qui caractérisaient encore les débris de la secte caméronienne. Son teint avait la couleur du parchemin, et ses petits yeux, sans cesse agités dans leur orbite, semblaient louches comme ceux d'une chouette qui fuit la lumière.

— Ah ! c'est vous, Marthe, dit le jeune homme en reconnaissant l'étrange cliente qui rendait assez fréquemment des visites intéressées à l'officine de son patron ; eh bien, que voulez-vous encore ? Venez-vous demander un penny pour compléter la ration de gin que vous allez boire, ou bien avez-vous besoin d'une potion calmante pour corriger l'effet du gin que vous avez bu ?

— Du gin ! il s'agit bien de gin, dit la vieille en roulant de droite et de gauche ses yeux égarés, et comment songerais-je à m'humecter les lèvres quand le seigneur Dieu frappe de ses coups les plus terribles sa fidèle église, quand la seule lampe de salut qui brillait encore au milieu de nous dans ces temps de ténèbres, vacille au souffle de la mort et semble prête à s'éteindre.

— Vous savez bien, Marthe, que je ne comprends rien à vos paroles ; de quelle lampe voulez-vous parler, et comment la fidèle église du seigneur Dieu est-elle ébranlée justement dans ses fondemens ? Voyons, n'avez pas l'air de vouloir me dévorer parce que je ne suis pas à la hauteur de votre éloquence ! expliquez-vous clairement : avez-vous envie de gagner quelques pennies ? Voici une lettre que vous allez porter à son adresse, et je vous paierai la commission au retour.

— Certainement, je ne refuse pas les pennies que vous m'offrez, dit la vieille en adoucissant quelque peu l'éclat nazillard de sa voix, et je serai avec plaisir la commission dont vous me chargez. Mais ne me comprenez-vous pas quand je vous annonce qu'un grand malheur menace Israël. La fidèle servante du Très-Haut, le bouclier de la foi, le dernier flambeau du covenant sur cette terre, mon amie, ma compagne fidèle, la très digne Meggy, comme l'appellent les hommes, et Meg tout court comme l'appellent les anges...

— Elle est morte ? demanda Tom en faisant un geste qu'on pouvait traduire ainsi : Que me fait à moi la mort d'une vieille folle !

— Elle se meurt, mon enfant, continua vivement l'amie du bouclier de la foi, et voilà pourquoi je viens à vous. N'est-ce pas, mon fils, que vous ne me refuserez pas un flacon de cet élixir qui, comme le répète à chaque instant master Cromby, ressusciterait un mort ?

Pour comprendre parfaitement ce qui précède, il faut savoir que master Cromby avait composé, selon l'usage, un élixir particulier auquel il avait donné son nom, et dont il ne manquait pas de faire sonner très-haut la vertu. Pour Tom, il comprenait trop bien le sens de ce que Marthe disait ; aussi lui répondit-il sèchement :

— Oui-dà, je vous donnerai un flacon d'élixir si vous voulez me compter quatre schillings et six pences en monnaie ayant cours.

Marthe fut atterrée au point qu'elle ne répliqua pas immédiatement ; seulement on l'entendit grommeler entre ses dents :

— Qui l'aurait cru ? cela est-il possible ? Le loup dévorant a revêtu la peau de l'agneau timide ! Je trouve le cœur d'un amalécite sous les traits du jeune Daniel !

À la suite de cette oraison mentale, Marthe reprit un peu de sang froid, et pour ne pas perdre le fil de ses idées, elle continua en s'adressant directement à Tom :

— Oui, le jeune Daniel ! vous ressemblez véritablement au jeune Daniel, tel qu'il est apparu en songe à notre grand Allan Caméron. Aussi, je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement tout-à-l'heure, quand vous m'avez demandé quatre schillings et six pences ; ne savez-vous pas que mes richesses ne sont pas de ce monde, et qu'on trouverait plutôt une rose de Saarons au milieu des bruyères de l'Ecosse qu'un dollar dans les poches percées de ma jupe.

— En ce cas, ne parlons plus d'élixir. Mais voulez-vous oui ou non, faire ma commission ?

La vieille Marthe avait les yeux levés, et, pour nous servir de son langage figuré, elle semblait chercher au plafond la colonne de feu qui guida autrefois les Hébreux dans le désert. Tout à coup un éclair de satisfactions illumina la surface crevassée de son visage.

— Je veux bien vous pardonner vos scrupules, dit-elle à Tom ; vous êtes nourri dans les principes des infidèles et vous êtes accoutumé à pratiquer cette maxime mondaine : rien pour rien. Il faut donc désintéresser votre conscience en offrant un appât à votre curiosité ; qu'il en soit ainsi.

— Voyons, dit Tom en allongeant la main d'un air ironique, comme s'il se fût appâté à palper des espèces.

— Ecoutez ce que j'ai à vous proposer, continua Marthe sans paraître s'apercevoir de ce mouvement. D'abord je ferai votre commission aussi lestement que mes jambes fatiguées pourront me le permettre ; ensuite...

Ici la vieille caméronienne appliqua son index sur ses deux lèvres comme pour recommander la discrétion à son auditeur, puis elle ajouta à voix basse :

— Voulez-vous savoir qui vous êtes et ce qui vous attend ? Croirez-vous payer trop cher la connaissance de votre passé et de votre avenir, au prix d'un misérable flacon d'élixir ? Oui, je peux vous dérouler le mystère de votre destinée, continua-t-elle en reprenant le ton nazillard et la prononcia-

tion emphatique qu'elle avait appris dans les prêches presbytériens.

Si l'on se rappelle les réflexions antérieures de Tom et la présomption qui lui inspirait l'obscurité de sa naissance, on comprendra le désir superstitieux que venaient d'éveiller en lui ces paroles. D'ailleurs l'aspect de Marthe réalisait parfaitement l'idée que le peuple se faisait d'une sorcière. Aussi Tom ne résista-t-il pas longtemps à l'instinct de curiosité qui l'entraînait, et abandonnant sa main à Marthe, il lui dit naïvement :

—Allez, je vous donnerai un flacon d'élixir.

Soit que celle-ci fût une habile comédienne, soit qu'elle obéît véritablement à un de ces vagues mouvements de foi mêlés d'orgueil que les sectaires ont toujours pris assez volontiers pour des inspirations d'en haut, toujours est-il qu'elle procéda à l'exercice de son nouvel emploi avec toute la gravité d'une illuminée. Elle consulta, le plus sérieusement du monde, d'abord la figure de Tom, ensuite les lignes de sa main ; puis, après avoir hoché plusieurs fois la tête avec cette affectation de profondeur, d'étonnement et de mystère qui, dans tous les temps, a dû faire partie de la mise en scène d'une sybille, elle dit le plus sérieusement du monde :

—Jeune homme, vous n'êtes pas né pour végéter dans la boutique obscure d'un débitant de drogues ; je viens d'apercevoir distinctement le signe caractéristique qui manquait à mes conjectures. Vous êtes de noble race, mon enfant, et un jour, bientôt peut-être, le jeune aiglon reprendra son vol à travers les nues.

—Mes pressentimens ne me trompaient donc pas ? pensa Tom en retirant brusquement sa main pour s'en frapper le front.

—Par quelle série d'intrigues ou de malheurs avez-vous été détourné frauduleusement de vos voies naturelles ? Voilà ce que j'ignore, mais ce que je vais savoir avec l'assistance de Dieu.

—Je crois vraiment que M. Tom se fait dire la bonne aventure, cria en ce moment master Cromby, qui, en regardant à travers les carreaux, avait à peu près compris le sens de la scène dont il était le témoin.

L'apparition de master Cromby et son apostrophe produisirent sur Tom l'effet de la tête de Méduse. Il recula, comme s'il eût voulu éviter l'orage d'imprécations qui le menaçait.

—C'est donc à cela que vous employez votre temps ! reprit master Cromby en ayant soin d'abord d'aller fermer la porte de l'arrière-boutique pour ôter tout moyen de retraite à sa victime. Ah ! monsieur aime mieux écouter les sottises d'une vieille folle que de remplir les devoirs de sa profession !... Et vous Marthe, continua-t-il en s'adressant à la cambrioleuse, n'êtes-vous pas contente de psalmodier toute la journée les versets de la Bible, et de chanter les louanges de votre covenant ? Faut-il encore que vous infectiez l'esprit de la jeunesse de vos contes bleus et de vos sornettes à tous les diables !... Ça vite, qu'on détaille, vieille sorcière, et ne répliquez point si vous ne voulez pas que je parle de vous au conseil, et qu'on vous retire le secours de pain et de viande que la ville vous octroie.

Dans toute autre circonstance, Marthe n'aurait pas manqué de riposter aigrement et de venger comme elle savait le faire le covenant compromis en sa personne. Mais en ce moment une autre préoccupation l'absorbait, et le désir d'avoir son élixir lui donnait la patience de supporter les injures ; aussi garda-t-elle le silence et jeta-t-elle seulement un regard à la dérobée sur le malheureux Tom pour lui rappeler la promesse qu'il avait faite.

—Ne m'avez-vous pas entendu, Marthe ? reprit encore master Cromby ; détaillez donc, ou je vous fais enlever par une escouade de la garde urbaine.

Avant d'obéir, Marthe s'approcha furtivement de Tom et lui tira vivement le coin du tablier. Tom comprit cet appel, qui, pour être silencieux, s'en était pas moins énergique. Mais, incapable de retrouver son sang-froid sous le regard ironique de master Cromby, il prit le premier flacon qui lui tomba sous la main et le remit en rougissant à Marthe.

—Qu'est-ce encore demanda master Cromby quand Marthe eut quitté la boutique, payez-vous au moyen de ma marchandise les billes-ées que Marthe vous a vendues ? Ceci est trop fort, parbleu, beaucoup trop fort !

—Vous vous trompez, dit enfin Tom, à qui le sentiment de sa probité suspectée rendit enfin l'usage de la parole : Marthe m'a payé le flacon d'élixir qu'elle emporte.

Tom alors tira de sa poche quatre chillings et six pences, qu'il remit à son patron. A l'aide de cette légère saignée, le malencontreux élève pouvait espérer sinon une paix solide, au moins une trêve de quelques instans ; mais ce jour là était décidément marqué d'avance au nombre de ses jours néfastes. Master Cromby venait d'apercevoir la lettre adressée à miss Kitty ; il en brisa sans façon le cachet et en lut lentement le contenu.

—Ah ! monsieur Tom est amoureux ! dit-il en élevant la voix au diapason des notes aiguës d'une petite flûte ; monsieur Tom passe son temps à écrire des déclarations à une miss Kitty ! à une simple ouvrière ! monsieur Tom trouve l'honorable profession que j'exerce indigne de sa dignité ! monsieur Tom rêve les aventures et veut s'élancer dans l'espace ! monsieur Tom se croit un aigle enfin !... Vous êtes un oison, monsieur Tom, et un ingrat, ajouta master Cromby, un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ; vous devez à ma charité le pain que vous avez mangé jusqu'ici, et pour me récompenser, vous parlez de me quitter !

—Et c'est ce que je vais faire, répliqua vivement Tom, qui n'avait pu entendre sans colère le nom de miss Kitty mêlé aux invectives de son patron.

En même temps, Tom se précipita hors de la boutique et enfila lestement une allée qui conduisait à la modeste chambre qu'il habitait sous le toit. Quand il redescendit, master Cromby ne put remarquer sans étonnement la transformation qui s'était opérée en son apprenti : son costume de ville avait remplacé son costume de laboratoire.

—Monsieur, dit-il en s'approchant de master Cromby, vous m'avez, si je ne me trompe, un mois de gages, vous plairait-il m'en payer le montant ?

Ces paroles qui annonçaient une résolution formelle, produisirent sur master Cromby une impression qu'il eût été difficile de prévoir. Il regarda quelque temps son élève avec un attendrissement tant soit peu comprimé par un reste de colère et d'orgueil, et lui dit d'une voix plutôt douce qu'irritée :

—Vous voulez donc décidément me quitter, M. Tom ?

—Décidément, oui.

Master Cromby hésita encore ; mais soit qu'il craignait d'humilier sa dignité de patron en descendant jusqu'à la prière, soit qu'il eût ses raisons pour ne pas croire la résolution de son élève définitive, il finit par remettre à Tom le montant d'un mois de gage, en ajoutant seulement ces mots :

—Adieu donc ! monsieur Tom, Dieu vous garde !

Lorsque Tom fut sorti de l'apothicairerie, il se dirigea d'un pas ferme vers la demeure de miss Kitty. Cette miss Kitty d'ailleurs était une honnête et sage personne, un peu ricieuse, parce qu'elle était jeune et passablement tournée ; un peu insouciance, parce que l'insouciance est la philosophie obligée des pauvres ; un peu coquette enfin, parce qu'elle était fille d'Ève.

A la lueur d'une petite lampe munie de son abat-jour, miss Kitty était tellement occupée à reprendre un point de tulle échappé, qu'elle leva à peine la tête au bruit que Tom avait fait en entrant, et sans ralentir le mouvement de son aiguille, elle lui dit sans façon :

—Monsieur Tom, je n'ai pas le temps de causer ce soir avec vous, j'ai de l'ouvrage pressé à finir pour demain matin. Allez-vous-en, monsieur Tom ! Bonsoir !

En toute autre occasion Tom aurait obéi sans murmurer, tant il était habitué à respecter les boutades et les capricieuses saillies de la jolie ouvrière ; mais le sentiment de la démarche grave qu'il venait faire lui donna le courage de la désobéissance, et il répondit d'une voix légèrement émue :

—Je ne vous dérangerai pas longtemps, miss Kitty, mais je vais partir et je viens vous faire mes adieux.

Ces paroles forcèrent miss Kitty à regarder Tom plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici, et alors seulement elle remarqua son costume, son attitude et son air qui visaient à la solennité.

—Vous partez, monsieur Tom ? demanda-t-elle en fixant sur le grand et mince jeune homme ses yeux malicieusement étonnés, et où allez-vous, s'il vous plaît ?

—A Edimbourg, dit Tom, forcé cette fois de se donner à lui-même une destination précise.

—Et qu'allez-vous faire là ?

—Attendre et chercher.

—Et qui vous a inspiré ce beau projet de départ ?

—Vous peut-être !... dit Tom.

Toute ricieuse qu'elle était, miss Kitty n'eut pas la force de tailler un dévouement qu'elle inspirait. Elle éprouva plutôt une sorte de remords à penser que ses imprudentes paroles de la veille avaient peut-être amené une détermination qui pouvait avoir des conséquences fâcheuses ; aussi dit-elle charitablement à l'élève de master Cromby :

—Avez-vous calculé les résultats probables de votre projet, monsieur Tom ? Si ce sont mes paroles d'hier qui vous l'ont inspiré, je les rétracte. Maintenant, sans doute, vous ne pouvez pas être mon mari, car vous savez bien que la grande dame qui est ma marraine ne voudrait pas me voir épouser un garçon qui n'a rien. Mais nous sommes jeunes encore, monsieur Tom, nous avons le temps d'attendre ; et si plus tard master Cromby consentait à vous céder sa boutique, croyez-vous qu'une pauvre petite ouvrière comme moi ne serait pas trop heureuse d'accepter la main d'un bon bourgeois comme vous le seriez ? Ainsi donc, croyez-moi, monsieur Tom, n'allez pas à Edimbourg, restez chez votre patron ; et venez quelquefois causer avec moi comme par le passé. Je tâcherai de ne plus vous dire de paroles blessantes.

A ces sages exhortations, miss Kitty allait en ajouter d'autres encore, si son attention n'eût pas été brusquement détournée par la retentissement d'une fanfare militaire qui fit trembler les fenêtres. Au bruit des trompettes se mêlait le piétinement d'un grand nombre de chevaux et ce cliquetis d'armes qui accompagne toujours une troupe de cavalerie en marche. Sans plus s'occuper de Tom, miss Kitty, avec cette ardeur de curiosité qui la distinguait, ouvrit lestement sa fenêtre. Un escadron de cavaliers s'avancait, musique en tête et précédé par une escouade d'avant-garde, dont les soldats portaient des torches allumées pour éclairer les mouvements de l'escadron. A la lueur de la résine enflammée, le cuivre des casques, l'acier des sabres, l'or des uniformes d'officiers croisaient leurs étincelles, et les habits rouges des soldats anglais serrés en colonne ressemblaient à la masse de feu compacte d'un incendie mobile. Miss Kitty, comme on peut le croire, n'avait pas trop de toute son admiration pour un spectacle si beau et si rare dans une petite ville ; aussi ne se laissait-elle pas de crier :

—Oh ! les superbes uniformes ! oh ! les beaux soldats !

Pendant que Kitty se laissait aller à cette curiosité qu'excitent les spectacles militaires, Tom, debout derrière elle, réfléchissait mélancoliquement. Mais le pauvre garçon éprouva une mortification bien plus cruelle encore lorsqu'il entendit miss Kitty s'écrier avec un redoublement d'enthousiasme :

—C'est lui ! je l'ai reconnu au premier rang ! Bonjour, mon cousin !

La curieuse jeune fille ne bougea pas de sa fenêtre avant d'avoir vu passer sous ses yeux le dernier cavalier de l'arrière-garde ; ce fut seulement lorsqu'on n'entendit plus les pas des chevaux et le bruissement des armes, qu'elle se retrouva en face de Tom, qu'elle avait complètement oublié.

Le pauvre garçon fit de son mieux pour garder son sang-froid ; mais craignant, s'il restait trop longtemps, que son émotion intérieure finît par déborder, il se contenta de dire à Kitty, en s'efforçant de retenir une larme prête à s'échapper :

—Je tiens maintenant plus que jamais à partir, et je n'ai pas à être inquiet de vous pendant mon absence.

Et il s'inclina en signe d'adieu.

Une fois dans la rue, Tom retrouva toutes ses inquiétudes et toutes ses indécisions : une petite pluie froide et glacée lui fouettait le visage ; la nuit était sombre et le ciel chargé

de nuages. Tom, pourtant, allait bravement se mettre en route, lorsqu'il entendit une voix qui murmurait à son oreille : Ingrat ! En même temps Tom aperçut master Cromby debout à ses côtés. Cette apparition subite de son maître rendit à l'apprenti toute sa résolution ; aussi s'appropriait-il à répliquer vivement, lorsque l'apothicairerie reprit avec plus de tendresse qu'il n'en avait jusqu'ici montrée à son élève :

—Oui ! vous êtes un ingrat, monsieur Tom ! Quels reproches avez-vous à me faire ? Ne vous ai-je pas pardonné jusqu'ici toutes vos fautes et toutes vos étourderies ? Et ce n'est rien encore, monsieur Tom ; je ne passais pas un jour sans m'occuper de votre avenir ! Je voyais en vous mon successeur, et j'étais heureux de penser que mon apothicairerie ne périrait pas dans vos mains !

L'orgueil de Tom devait être satisfait ; les avances de master Cromby étaient assez claires, et, contre l'usage, le maître s'humiliait devant le serviteur.

—Ecoutez, monsieur Tom, continua master Cromby après un instant de silence : revenez avec moi, j'ai un secret important à vous révéler. Quand vous m'aurez entendu, vous agirez ainsi qu'il vous plaira. Je vous laisserai libre.

Tom était d'assez facile composition toutes les fois qu'on attaquait sa curiosité. Il suivit donc master Cromby.

Nos deux personnages n'étaient qu'à cent pas de l'apothicairerie, quand ils crurent apercevoir dans l'obscurité un groupe composé d'une trentaine de personnes ; ces trente personnes paraissaient disposées en cercle, et du milieu de ce cercle s'élevait une sorte de bourdonnement confus et menaçant que dominaient de temps en temps des exclamations telles que celles-ci, proférées pour la plupart par des femmes :

—C'est une horreur ! c'est l'abomination de la désolation ! allez chercher la garde urbaine ! Forçons la porte de la boutique ! brisons en les carreaux ! à mort les papistes !

—A qui diable ces gens-là en ont-ils ? dit master Cromby en attirant prudemment Tom dans l'enfoncement d'une allée.

—Ecoutez, dit Tom, j'ai entendu la voix de la vieille Marthe.

Et au bout d'un moment on entendit en effet la voix de la vieille Marthe, qui s'écriait plus furieusement que toutes les autres :

—A mort les papistes ! les wighs ! les torys ! les amai-cités, et tous ceux qui n'ont pas prêté serment au covenant !

—Attendez-moi un peu, Tom, reprit master Cromby en rassurant sur son front sa perruque, je vais me présenter seul devant ces gens là et savoir s'ils oseront méconnaître ma double qualité d'alderman et d'officier de garde urbaine.

Master Cromby n'eut pas le temps d'exécuter son héroïque résolution, car à peine avait-il avancé la tête en dehors de l'alignement des maisons, que les vociférations redoublèrent d'intensité, et cette fois le nom de master Cromby lui-même s'y trouvait mêlé.

—Ouvrez votre porte, master Cromby, criaient à la fois sur tous les tons vingt voix différentes ; nous voulons l'empoisonneur !... livrez nous l'empoisonneur !

—Voici qui devient grave ! dit master Cromby en se renfonçant prudemment dans l'allée obscure qui lui servait d'observatoire de quel empoisonneur veulent-ils parler ?

—Ecoutez, répliqua une seconde fois Tom, qui partageait les inquiétudes de son maître, voilà la vieille Marthe qui parle.

C'était en effet Marthe qui formait le centre du rassemblement tumultueux, et elle se croyait obligée d'expliquer à chaque nouveau venu la cause du tumulte qui se faisait dans la rue après l'heure du couvre-feu.

—Oui, mon frère, disait-elle en ce moment à un boucher de la ville, grand amateur de toutes les occasions où on pouvait faire du tapage, Meg, la dernière espérance du covenant, est morte, et elle est morte empoisonnée ; l'élève du vieux papiste master Cromby m'avait donné une portion pour elle, mais la pauvre chère femme n'en a avalé que quatre ou cinq gouttes, et elle est morte sans prononcer le nom du covenant !

Et les vociférations recommencèrent.

—Qu'on nous livre Tom l'empoisonneur ! reprenaient les uns : Tom, Tom, mon mignon, disaient les autres avec un mélange d'ironie et de cruauté, ta figure fera très bon effet au bout d'une potence.

L'anxiété de Tom était à son comble. Il se rappelait avoir confié à Marthe le premier flacon qui lui était tombé sous la main, et la crainte d'avoir commis involontairement un crime lui semblait plus terrible encore que la crainte du châtiement.

—Mon pauvre garçon, lui dit master Cromby avec une émotion véritable, dans l'état actuel des choses il serait imprudent de te montrer ce soir et peut-être même d'ici à quelques jours. Tu vas prendre la route d'Inverness ; quand tu auras marché pendant une heure, tu trouveras l'auberge de la Hache du Lochaber : tu t'y arrêteras, et demain tu prendras la voiture publique qui te conduira à destination. Une fois arrivé à Inverness, tu te présenteras chez mon confrère master Boringsdale, qui te recevra comme son fils.

En parlant ainsi, master Cromby glissait dans la main de Tom une bourse assez ronde, qui pouvait contenir la valeur de quatre ou cinq guinées, et il ajouta :

—N'oublie pas de m'écrire aussitôt que tu seras arrivé à bon port. Maintenant, en route, mon garçon. J'entends d'ici les pierres qui commencent à rebondir sur la devanture de ma boutique, et il ne faudrait qu'un méchant hasard pour livrer ta vie à la fureur de cette populace.

Tom atteignit bientôt en courant le chemin qui conduisait à Inverness ; après avoir mis la distance de deux ou trois portées de fusil entre lui et ses ennemis, il ralentit le pas : il suivait une route unie, au niveau de la racine des bruyères qui couvraient toute la surface du glen (vallée). La nuit était toujours obscure, et les pensées qui assiégeaient l'esprit du jeune homme étaient en harmonie avec le sombre aspect du ciel et de la terre. Maintenant Tom n'était plus un aventurier leste et présomptueux qui s'en va gaiement à la recherche de ses nobles parens et à la poursuite de ses hautes destinées ; il était proscrit, sous le coup d'une accusation d'homicide. Aussi marchait-il la tête baissée et écoutant avec tristesse le frémissement du vent qui soufflait par rafales, et courbait en passant la cime des bruyères. Quand

le vent se taisait, son oreille était plus inquiète encore. Il ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur en entendant ces mille bruits mystérieux de la nuit qui rendent la solitude si effrayante, et sa terreur redoublait chaque fois qu'un poney sauvage, réveillé par le bruit de ses pas, traversait la route en secouant sa crinière et en prolongeant son rauque hennissement.

Un coup de sifflet retentit subitement aux oreilles de Tom, et de place en place d'autres coups de sifflets répondirent à cet appel. Tom s'arrêta et distingua à quelques pas devant lui une masse blanche qui se dressait au-dessus des bruyères. Cette masse restait immobile, et il n'était guère possible d'en déterminer la nature. Était-ce une créature vivante ou une de ces pierres grisâtre qu'on rencontre à chaque pas en Écosse ? L'incertitude de Tom cessa bientôt, car la bruyère commença à s'agiter, et Tom aperçut distinctement un homme qui étendait ses bras d'un côté de la route à l'autre, dans l'intention de lui barrer le passage.

Cet homme était un véritable géant. L'obscurité le grandissait encore et lui donnait l'aspect d'un fantôme. Il avait les jambes et les pieds nus, le corps couvert de peaux de mouton, et autour du cou, qui ressemblait au cou d'un taureau, voltigeaient d'épaisses boucles de cheveux noirs. Cet homme n'était évidemment pas seul, car les bruyères continuaient à s'agiter, et au-dessus de leurs flots se dressaient d'instant en instant d'autres têtes. Dans une pareille situation, Tom n'avait d'autre courage à montrer que le courage de la résignation. Cependant, comme le géant qui s'était posé si brusquement à sa rencontre ne faisait encore aucun mouvement, notre aventurier se décida à faire quelques pas en avant en sifflant entre ses dents, pour feindre un peu d'assurance, un vieux air que master Cromby lui avait appris.

—Voici un jeune merle qui siffle bien haut dit alors le géant, qui n'avait sans doute attendu qu'un prétexte pour entamer la conversation.

En même temps il s'avança vers Tom, l'examina de la tête aux pieds, et à la suite de cet examen ajouta brusquement :

—Il me semble, mon jeune maître, que vous n'avez pas encore assez de barbe au menton pour vous permettre de chanter l'air du grand Wallace. Vous ressemblez à quelque Lowlander égaré dans nos montagnes plus qu'à un enfant de la bonne race de Gaël. Mais enfin, jeune coq qui chante à ordinairement la pense bien garnie ; aussi ne refuserez-vous pas de m'octroyer quelques pièces de monnaie ; je vous promets de boire à votre santé à la plus prochaine auberge.

Pendant que le géant parlait ainsi, un de ses compagnons s'était approché et semblait remarquer avec peine la tournure que prenait la conversation. Ce nouveau venu n'avait pas l'extérieur sauvage du premier, et à son costume on pouvait le reconnaître pour un véritable Highlander. Son kilt (jupon), étroitement serré au-dessus des hanches à l'aide d'un ceinturon de cuir, dessinait ses formes robustes, et on remarquait autour de son cou et de ses épaules cette écharpe d'étoffe à carreaux qu'on nomme encore aujourd'hui le plaid montagnard.

—Vous êtes donc décidément incorrigible ! dit celui-ci à son farouche compagnon, et vous ne renoncerez jamais à faire la maraude ? Est-ce donc en attaquant les voyageurs sur les grands chemins que vous prétendez soutenir la sainte cause que nos pères ont défendue et que nous défendrons à notre tour ? Fi ! Diksdale, votre conduite est indigne d'un fidèle serviteur du légitime roi d'Écosse et d'un membre du klan des Camérons ! Allons, laissez ce jeune homme, et une autre fois ne nous éveillez plus à coups de sifflet, à moins que vous n'aperceviez sur la route une escouade d'habits rouges.

Cette mercuriale, débitée d'une voix ferme, n'était pas tout-à-fait du goût de celui qui l'entendait ; mais le respect qu'il semblait avoir pour son compagnon tempéra l'expression de sa mauvaise humeur, et il se contenta de répondre :

—Vous avez raison, Burke, ma conduite n'est pas parfaitement digne d'un honnête et loyal serviteur des Stuarts. Mais au lieu de vous en prendre à ma nature incorrigible, vous feriez bien d'accuser le malheur des temps. Hier ma femme m'a servi à dîner des éperons dans un plat, ce qui signifie, en bonne langue gaélique : " Il est temps de monter à cheval, car le buffet est vide et les enfants ont faim. " Voulez-vous que je laisse mourir ces pauvres créatures, et ne puis-je pas demander quelques pièces de monnaie à l'ami inconnu que je rencontre dans nos bruyères ?

Sur la fin de cette réplique le géant écossais avait un peu relevé la voix, en remarquant que les autres Highlanders, qui jusque là étaient restés à l'écart, commençaient à se rapprocher. Quand ils furent arrivés sur le lieu de la scène, le géant maraudeur retourna son aplomb et dit à Tom :

—Voyons, jeune homme, dépêchons-nous, exhibez-moi votre bourse et fiez-vous à ma loyauté. Soyez sûr que je vous laisserai de quoi continuer largement votre route.

Cette fois, le loyal Burke ne vint pas au secours de Tom, soit qu'il désespérât de l'efficacité de ses remontrances, soit que la présence des autres Highlanders ne lui laissât plus aucune chance de faire triompher la morale ; il prit le parti de s'éloigner.

Tom comprit que sa dernière espérance venait de s'évanouir, et il abandonna sa bourse à son farouche agresseur. Celui-ci versa dans le creux de sa main les pièces d'argent qu'elle contenait et les fit résonner joyeusement à son oreille ; puis tout-à-coup il se baissa comme pour chercher à terre une demi-guinée qui venait de lui échapper. Probablement cette recherche ne fut pas inutile, car il se redressa bientôt, fit encore une fois tinter le métal, et dit à Tom en lui rendant sa bourse :

—J'espère que vous ne serez pas mécontent de moi, je vous restitue les trois quarts de votre fortune et n'ai gardé pour moi que les menues pièces. Maintenant, en route !

Ces derniers mots s'adressaient aux autres Highlanders qui s'éloignèrent avec lui à grands pas, et disparurent bientôt dans l'obscurité.

La bourse de Tom était encore suffisamment lourde ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la supercherie dont il avait

été dupe ; quand il la seconda, il s'aperçut que le contenu ne rendait plus qu'un son rauque ; il y enfonça ses deux doigts, et ne trouva en place des guinées absentes qu'une dizaine de petits cailloux qui grinçaient en se frottant les uns contre les autres. Cette première leçon était de nature à calmer l'humeur aventureuse de Tom ; mais il avait beau regretter la paisible boutique de master Cromby, la fureur de la vieille Marthe en gardait trop soigneusement l'entrée. Il se remit donc en marche, et au bout d'une heure il se trouva en face d'une grande maison, dont une lanterne placée un peu au-dessous du toit éclairait la façade. Au moyen de cette lanterne on pouvait apercevoir, entre deux croisées, une espèce de tableau grossier qui représentait une longue gaule au bout de laquelle était attachée une faux tranchante, et au pied de cette singulière enseigne, on pouvait lire ces mots :

A LA HACHE DU LOCHABER.

Cette gaule armée de fer était en effet l'arme la plus terrible des Highlanders, et à la bataille de Killie-Krankie, elle avait fauché des régiments anglais tout entiers.

Quoique la nuit fût déjà avancée, l'intérieur de l'auberge de la Hache du Lochaber était aussi animé qu'en plein jour : outre que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées, on entendait distinctement du dehors un bruit de voix diverses qui se croisaient vivement. Epuisé de fatigue et mourant de faim, mais toujours indécis et craintif, Tom s'approcha de la porte, et en ce moment une voix qu'il crut reconnaître pour celle du brigand qui l'avait dépouillé entonna le premier couplet de la chanson écossaise intitulée le Sommeil de la Claymore. Nous donnons au lecteur une traduction de ce couplet, en lui demandant grâce pour notre poésie de romancier :

Reste caché, ô ma bonne claymore !
Reste cachée en attendant
Que le pibroc t'éveille encore.
Voici venir le jeune prétendant !
Alors, alors, ô ma bonne claymore !
Tu te réveilleras plus fière que jamais,
Et tu feras couler des flots de sang anglais
Pour étancher la soif qui te dévore.
Reste cachée, ô ma bonne claymore !

A mesure que la voix du chanteur s'élevait, son accentuation devenait plus distincte, et les doutes de Tom se changeaient en certitude. S'il entra dans l'auberge, il allait de nouveau se trouver en face de ses agresseurs.

Cette pensée n'était guère rassurante, mais Tom se sentait cruellement fatigué, et la pluie froide qui continuait à tomber avait humecté toutes les coutures de son costume un peu trop printanier. Il se décida à pousser doucement la porte et alla s'asseoir, le plus légèrement possible, à l'extrémité du centre lumineux. L'aubergiste seul remarqua sa présence. Quant aux Highlanders, ils ne levèrent même pas la tête, occupés qu'ils étaient à écouter le chanteur et à vider un énorme bol de tuddy, sorte de mélange composé de wiskey, de sucre et d'eau chaude. Placé auprès de Diksdale, le loyal Burke semblait avoir oublié sa rancune, et prenait comme les autres sa part de grog. Si sa conscience murmurait encore au souvenir de ce qui s'était passé, on peut affirmer que son gosier s'accommodait assez bien de la doctrine du fait accompli.

Diksdale venait d'achever le troisième couplet de la chanson jacobite, et Tom commençait à regarder du coin de l'œil la bière mousseuse et le lard fumé que l'aubergiste avait déposés silencieusement devant lui, lorsque le bruit des pas de plusieurs chevaux retenti au dehors.

—Les dragons ! dit Burke en se levant. Silence, Diksdale, si vous tenez à votre liberté et si vous voulez marcher avec les hommes de votre klan, quand celui que vous savez aura donné le signal.

—Ne craignez rien, dit celui-ci en portant sa main à la hauteur de sa ceinture, probablement pour chercher la poignée d'un kirt ; j'ai encore le moyen de répondre à une escouade de dragons anglais.

—Et si vous le faites vous commettrez une grave imprudence, et vous compromettrez une cause que vous devez servir de toutes vos forces.

—Vous avez raison, Burke, je me tairai, et quelque soit mon goût pour la conversation avec les habits rouges, je le sacrifierai aux besoins de la cause dont vous parlez.

—Les habits rouges ! dit en ce moment l'hôtelier, qui était sorti sur le seuil de la porte pour juger par lui-même de la nature de l'aubaine que le piétinement des chevaux lui annonçait.

Six dragons du régiment de Garmer venaient en effet de faire halte à la porte de l'auberge, et presque aussitôt le brigadier qui les commandait dit d'une voix forte à l'aubergiste :

—Holà ! maître Kerkeby, Pair de votre Écosse pousse à la soif, et voilà deux heures que nous marchons sans trouver un contrevent ouvert et un verre de vin en perspective. Vous plairait-il descendre à la cave et nous envoyer votre servante pour l'œil sur nos chevaux.

Le brigadier et ses six hommes mirent pied à terre et entrèrent dans la salle commune, non sans se donner le plaisir puéril de faire résonner sur les briques du plancher les éperons d'acier qui ornaient le talon de leurs bottes.

JULES A DAVID.

(La suite au prochain numéro.)

—0000—

CONVERSATION

ENTRE DEUX LÉGUMES DE LA BANLIEUE

A PROPOS DES FORTIFICATIONS DE PARIS.

Un chou fortificateur.—Une asperge non fortificatrice.

LE CHOU.—Mais qu'avez-vous donc, ma chère ? Vous avez l'air aussi triste que si vous étiez sous la dent d'un sergent de ville ! que diable ! soyons un peu plus gaie ! chantons la Parisienne. La... la... comme moi !

L'ASPERGE.—Vous, vous êtes un tout rond, un légume fini, qui n'entendez rien à la haute politique. Pourvu qu'on vous fume, que vous importe le reste ? Vous ne comprenez que des intérêts matériels !

LE CHOU.—Mais encore qu'avez-vous, chère amie ?

L'ASPERGE.—J'ai... que Barrot nous a trahis. Cet homme en veut aux légumes de la banlieue ! Il faut qu'il soit tombé sur une asperge républicaine. L'estomac ne pardonne jamais.

LE CHOU.—Je comprends ; vous êtes dans la ligne de l'enceinte ; vous y passez.

L'ASPERGE.—Non, mais je suis dans la zone de deux cent cinquante mètres, et quand je monterai en graine, on me démolin.

LE CHOU, se frottant les feuilles.—Tant mieux, ça nous fera renchérir, nous autres.

L'ASPERGE.—Egoïste, va !

LE CHOU.—Que voulez-vous ? l'enceinte a du bon. Vauhan était pour elle ; Napoléon en parlait à Sainte-Hélène ; (s'épanouissant) je pense comme ces grands hommes.

L'ASPERGE.—On n'est pas plus chou que cela ! Mais, végétal que tu es, le vainqueur de Toulouse est d'un avis contraire, ça t'épouche, n'est-ce pas ?

LE CHOU.—Du tout, je méprise le vainqueur de Toulouse ! C'est notre ennemi mortel. Depuis 1830, il nous mécanise assidûment avec ses coupe-choux. Les choux ont juré sa perte. Aussi en fait-il manger à ses soldats sans en manger lui-même, l'astucieux vieillard !

L'ASPERGE.—Cela n'empêche que Barrot nous trahisse.

LE CHOU.—Lui, trahir quelqu'un, l'innocent ! pas capable, asperge, pas capable. C'est simple comme le chou qui vient de naître.

L'ASPERGE.—Cependant le vote des fortifications....

LE CHOU.—Les fortifications ont du bon, végétal, et je vais même le prouver ; elles ont du bon pour le légume en général, tout en molestant les légumes qui se trouvent particulièrement sur leur route. Ceux-là, il faut qu'ils en meurent ; mais, que diable ! nous sommes tous mortels !

L'ASPERGE.—Vous en parlez à votre aise, vous qui poussez à huit cents mètres !

LE CHOU.—Je continue mon raisonnement : asperge, que reproche-t-on à la plaine Saint-Denis ? On lui reproche de n'offrir qu'un terrain maigre, stérile, sablonneux, d'une fertilité factice, n'est-ce pas ?

L'ASPERGE.—Accordé, chou.

LE CHOU.—Eh bien ! les fortifications sont un véritable engrais, un engrais qui doit laisser bien loin les poudrettes de Montfaucon et la paille hachée de feu Jauffret.

L'ASPERGE.—Vous pataugez, mon cher, les fortifications un engrais !

LE CHOU.—Suivez-moi toujours : la guerre éclate, il arrive sous Paris deux cent, trois cent mille Cosaques ; mettons cinq cent mille. Plus on est de Cosaques, plus on rit. Ils s'approchent des fronts de l'enceinte et des demi-lunes des forts... Très bien ! voilà notre affaire.

L'ASPERGE.—Fi donc ! vous êtes bien peu national !

LE CHOU.—Attendez la fin. A la vue de ces Pandours débandés, les forts et l'enceinte font leur devoir. En veux-tu, en voilà ; des balles, des boulets, des bombes, des obus, des grenades, des fusées, enfin une grêle, quoi ! Cent mille Cosaques sont coupés en deux, et leurs cadavres engraisent la plaine de Saint-Denis pour vingt-cinq ans. Voilà comment nos ennemis feront le bonheur des légumes et l'ornement de la banlieue.

L'ASPERGE.—L'idée est fantastique ; vous devriez la mettre en commandite, mon chou.

LE CHOU, s'échauffant.—Qui vous dit que notre Barrot n'a point songé à cette destination patriotique des fortifications ? Fumer notre sol avec ces vils Cosaques, en voilà une d'idée nationale. (Croisant ses feuilles) Asperge, vous m'accusiez tantôt de ne rien comprendre à la haute politique ; vous voyez que je ne suis point aussi concombre que j'en ai l'air. J'ai envie de demander la croix.

L'ASPERGE.—On vous votera une marmite d'honneur.

LE CHOU.—Revenez aux fortifications, asperge égarée. J'ai déjà converti hier deux cantalous qui voyaient dans la demi-lune la fin de nos libertés, et un potiron révolutionnaire qui accusait le gouvernement de vouloir affamer Paris. Je sermonne en ce moment trois carrés d'artichauts qui ne veulent pas que la capitale décide du sort de la France entière, et je ne désespère pas de convaincre un plan de betteraves qui soutient que les mortiers à la Villoutreys portent la bombe à six mille mètres. Asperge, vous rendez-vous ?

L'ASPERGE.—L'asperge est comme la vieille garde, elle meurt et ne se rend pas.

A VENDRE OU A LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Rémi Quirouët, s'adresser au sousigné ANT. A. PARENT, Notaire. Québec, 7 Mars 1811.

A vendre au magasin de cette imprimerie, les Livres d'écoles, de prières, et autres effets suivants, savoir :—

HISTOIRE DU CANADA, première et deuxième partie ; dito dit troisième dit ; dito dit quatrième dit ; Histoire de France ; dito Romane ; dito Ancienne ; dito Sainte ; Cours d'Education ; Grammaire de Lhomond ; Instructions des Jeunes Gens ; Cantiques des Missions ; Cantiques de Marsoulin ; Testament double ; dito simple, nouveau ; dito simple, ancien ; Journée du Chrétien dorée ; dito dit non dorée ; Semaine sainte ; Livres de Vie ; Pensez-y-bien ; Tableau de la Messe ; Livre des Enfants ; Paroissien ; Visite au Saint Sacrement ; Alphabet double ; dito dit Latin ; Grand Catéchisme ; Petit dit.

Modern Geography ; Pinnock's History of England ; Carpenter's Spellings ; Picture Books ; Table de ; Murray's First Book ; Perrin's Vocabulary ; Murray's Grammar ; ditto's Spellings ; Mavor's do ; Infants' Primer ; Poor Man's Manual ; Johnson's Dictionary ; Common Prayer, gilt ; Path to Paradise, &c. &c. &c.

Papier à lettre ; dito Foolscap ; dito Post ; plumes ; encre, noire et rouge ; canifs ; livres de compte ; Memorandum ditto ; crayons de plomb et d'ardoise ; ardoises ; cire à cacheter, rouge et noire ; obliques ; plumes d'acier avec ou sans manches ; encricors, &c. &c. &c.

Québec, 13 Mars, 1811.

On prie nos abonnés, si ce journal ne leur est pas régulièrement délivré, de nous en informer ; nous y porterons remède immédiatement.